30988

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

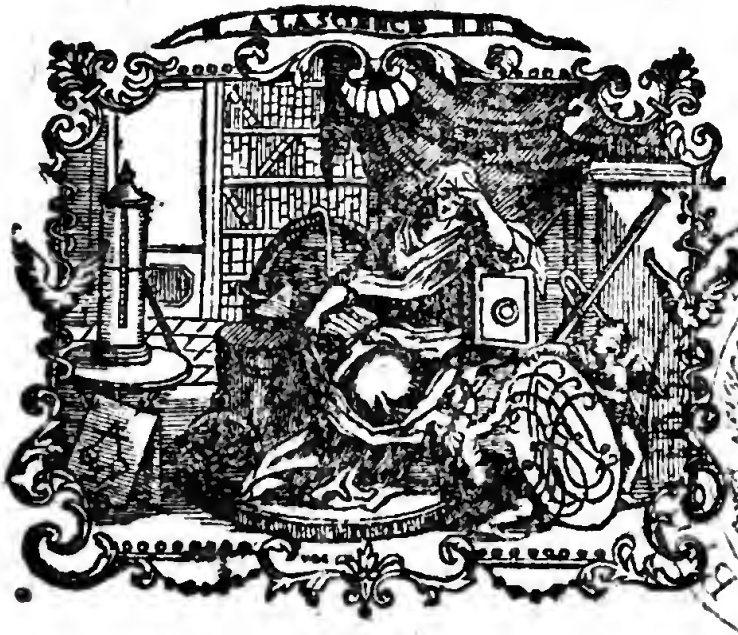
LA FILLE INQUIETE,

OU

LE BESOIN D'AIMER;

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy le 2. Decembre 1723.



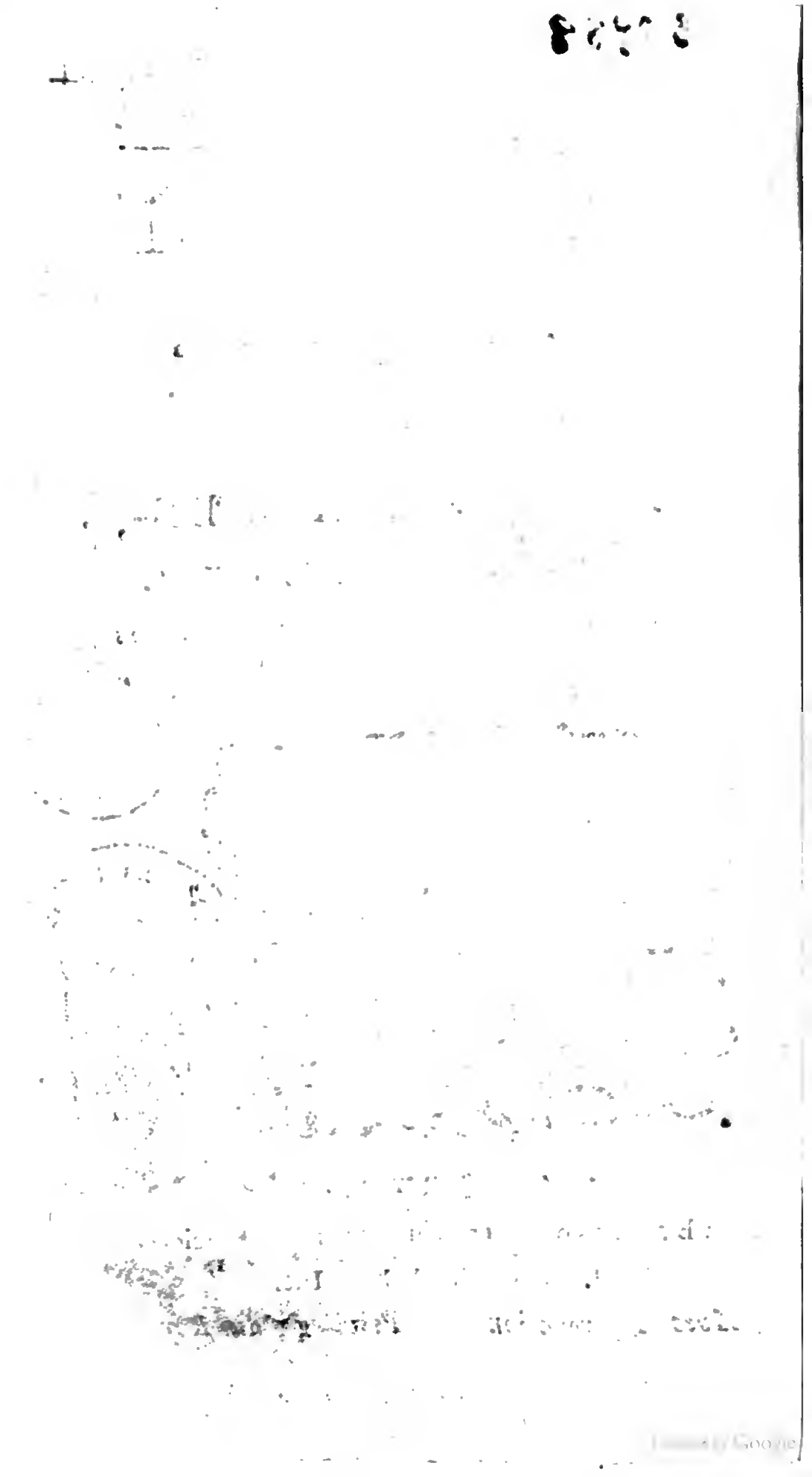
BIBLIOTECA MAZZ... LUCCA

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



LE même Libraire vend auſſi les Piéces ſuivantes de M. AUTREAU.

LE PORT A L'ANGLOIS, *Comedie en trois Actes.*

LES A MANS IGNORANS, *Comedie en trois Actes.*

ACTEURS.

PANTALON, gros Commerçant.
SILVIA, Fille de Pantalon.
LISETTE, Suivante de Silvia.
LE DOCTEUR, Medecin.
OCTAVE, que l'on ne connoît qu'à la fin pour ce qu'il eſt.
LELIO, Maître de Philoſophie.
ARLEQUIN, Valet de Pantalon.
VIOLETTE, Cuiſiniere de Pantalon.
TRIVELIN, Eleve du Medecin.
VENUS, Actrice d'un Opera de Campagne.

Pour le premier Divertiſſement.

UNE BERGERE, chantant.
UNE GROSSE PAYSANNE chantant.
BERGERES & PAYSANNES danſans.

Pour le ſecond Divertiſſement.

DEUX PETITS AMOURS habillez en Arlequins
CYRUS & MANDANE.
D. QUICHOTTE & DULCINE'E
LE CHEVALIER DES MIROIRS, & L'INFANTE MICOMICON.
CELADON & ASTRE'E chantans.
BERGERES & BERGERS danſans.

Pour le troiſiéme Divertiſſement.

LES JEUX & LES RIS ſous la forme des Comediens Italiens.
UNE DAME RAGONDE.
UN POLICHINEL.

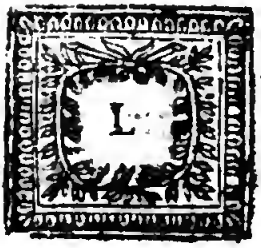
LE BESOIN D'AIMER.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PANTALON, LISETTE.

PANTALON.



Iſette, dès qu'Arlequin ſera revenu de Paris, envoie-le moi, je ſuis impatient de lui parler.

LISETTE.

Bon! Monſieur, il y a deux heures qu'il eſt ici, le pauvre garçon a marché toute la nuit.

PANTALON.

Eh bien donc à la fin, Monſieur le Docteur Lanternon viendra-t'il me guerir de mes vapeurs ?

LISETTE.

Monſieur le Docteur ne peut pas venir ſi-tôt ; mais il doit vous envoyer ce matin Monſieur Trivelin ſon éleve, pour voir en quel état vous êtes ; & avec lui le Maître de Philoſophie que vous lui avez demandé pour Mademoiſelle votre Fille.

PANTALON.

Je vois bien que le Docteur eſt encore fâché contre moi. Ah ! ma pauvre Liſette, quel malheur d'être broüillé avec ſon Medecin ! je ſuis un homme mort, mort, mort.

LISETTE.

Eh là, là, Monſieur, vous n'êtes pas encore tout-à-fait mort ; Arlequin vous apporte de ſa part une Ordonnance & un régime par écrit qu'il faudra obſerver bien exactement, ſi vous voulez guerir.

PANTALON.

Je n'y manquerai pas d'un *Iota*. Qu'eſt-ce que cette Ordonnance ?

LISETTE.

Ce ſont les ingrediens d'un breuvage qui vous ſoulagera, en attendant qu'il vienne. J'ai déja commandé à Violette de le préparer.

PANTALON.

Ah! bon, bon, cela, c'eſt déja quelque choſe. Tu es la meilleure fille du monde, ton ſoin me charme, & je t'aime* de tout mon cœur.

LISETTE.

Doucement donc, Monſieur, cela n'eſt pas ordonné dans le regime.

PANTALON.

Mais tu fais toûjours la revêche, comme ſi je ne t'avois pas promis de t'épouſer tôt ou tard.

LISETTE.

Eh oüi; voilà de quoi vous leurez vos jeunes Gouvernantes, vous autres ruſez Barbons. Mais tenez, je m'y attens ſi peu, qu'au contraire je vous avertis qu'il faudra bientôt nous quitter.

PANTALON.

Quoi, tout le monde m'abandonne?

LISETTE.

Ma patience eſt à bout. Je perds ici ma jeuneſſe, & peut-être ma réputation.

* Il veut la baiſer.

Vous me faites manquer l'occaſion de Monſieur Trivelin qui me recherche ; Garçon d'eſprit & qui ſe pouſſera. Je ſuis chez vous dans une bonne maiſon, il eſt vrai, chez un riche Commerçant, chez un Creſus ; mais qui, ne vous déplaiſe, eſt un peu avare, un peu vilain...

PANTALON.

Ah, ah, point de complimens.

LISETTE.

Chez qui j'ai beaucoup de peine & peu de profit ; gouvernante du pere, femme de chambre de la fille, femme de charge dans la maiſon ; que ſcai-je moi, ce que je ne ſuis point : & vous voulez encore que j'aïe pour vous des complaiſances qui ne me meneront à rien ; car je ne vois pas que vous vous mettiez en état de me tenir ce que vous m'avez tant de fois promis.

PANTALON.

Mais, tu ſcais bien que pour être en liberté de t'épouſer, il faut que je marie ma fille auparavant.

LISETTE.

Hé que ne le faites-vous donc ?

PANTALON.

Perſonne ne me la demande.

Le moyen qu'on vous la demande ? Sçait-on ſeulement que vous avez une fille ? Vous la tenez toûjours auſſi reſſerrée que votre argent ; ma foi vous ne voulez vous défaire ni de l'un ni de l'autre.

PANTALON,

Puis-je m'en défaire, de l'humeur dont elle eſt devenuë depuis quelque temps, toûjours triſte, toûjours fâchée?

LISETTE.

Peut-elle être autrement quand elle ne voit perſonne, & n'a aucuns plaiſirs ? A Paris, vous ne lui permettez ni viſites, ni jeux, ni promenades, ni ſpectacles....

PANTALON.

C'eſt qu'à Paris tout cela eſt dangereux.

LISETTE.

Ici même voilà un Opera forain qui va en Campagne avec tout ſon bagage, & que nos Bourgeois ont arrêté dans le Village pour quelque temps ; lui avez-vous permis de le voir ?

PANTALON.

Eh bien, elle le verra, ne te fâche pas.

LISETTE.

Voilà le fils de votre Jardinier qui ſe marie, & qui vous a prié de lui prêter notre Sallon pour danſer : cela pourroit

la divertir, & cela ne vous plaît pas.

PANTALON.

Que toutes les filles du Village y viennent, je le veux bien, mais point de garçons.

LISETTE.

C'eſt que les filles vous plaiſent, & que vous craignez je penſe que des Payſans ne nous tentent ; allez, vous n'êtes pas raiſonnable, & vous privez tellement la pauvre Silvia de joie, qu'elle en mourra d'inanition.

PANTALON.

Ne fais-je pas tout ce que je puis pour lui en procurer, de la joie ? elle aime la muſique, elle a un claveſſin & une vielle ; elle aime la lecture, manque-t'elle de livres ?

LISETTE.

Oüi, oüi des livres ; voilà de beaux amuſemens pour une fille. Et quels livres encore lui donnez-vous ? des livres de Philoſophie, des livres de morale. Haaaa, cela me fait bailler.

PANTALON.

Que veux-tu donc que je lui donne ? des contes de Fées, ou l'hiſtoire des Ogres ? & ne m'a-t'elle pas demandé elle-même un Maître de Philoſophie ?

Ah ! pour un Maître encore paſſe, c'eſt quelque choſe de plus qu'un livre. Je m'étonne bien que vous ayez fait l'effort de lui accorder cela.

PANTALON.

J'en ſçais les conſéquences, mais je prétens y avoir l'œil.

LISETTE.

Allons, allons, Monſieur, remontez dans votre chambre, & tenez-vous chaudement pendant que votre breuvage s'apprête.

SCENE II.

LISETTE *ſeule.*

JE vois bien que ce vieux ſatyre-ci me remet aux Kalendes Grecques, & qu'il n'a pas plus d'envie de marier ſa fille que de m'épouſer. En tout cas, il faut s'en conſoler. Nous n'y avons rien mis du nôtre par bonheur. De plus, ne s'agit-il que d'être riche en mariage ? Il s'agit d'être heureuſe, & je ſens bien que pour me rendre telle, Trivelin me convient mieux que Monſieur Pantalon ; mais je veux me venger des mauvaiſes fineſſes

du vieillard ; auſſi-bien la mélancolie de ſa fille me fait pitié. Elle en diſſimule la cauſe ; car pourroit-elle l'ignorer ? Une fille qui eſt tantôt parvenuë à l'âge de vingt ans, ſans avoir entamé la moindre amourette, ne ſçait-elle pas ce qui lui manque, & d'où nait ſon chagrin ? Si elle l'ignore, il faut l'en inſtruire. Développons lui le beſoin d'aimer qu'elle porte au fond de l'ame, & la forçons de demander un époux à ſon pere. Par-là, du moins ſi je n'avance mes affaires avec lui, je démaſquerai le fourbe, & le mettrai pleinement dans ſon tort.

SCENE III.

TRIVELIN, LISETTE.

LISETTE.

AH ! vous voilà déja, Monſieur Trivelin ? je ſongeois tout-à-l'heure à vous.

TRIVELIN.

Mademoiſelle, je ſuis votre très-humble ſerviteur, & votre ſouvenir m'honore beaucoup, mais ...

LISETTE.

Remettons les complimens à tantôt. Etes-vous ſeul ici ?

TRIVELIN.

Non, Mademoiſelle, j'ameine avec moi le Maître de Philoſophie.

LISETTE.

Où eſt-il donc ?

TRIVELIN

Dans l'Hôtellerie voiſine où nous ſommes deſcendus, & pendant que je viens l'annoncer, il s'amuſe à jaſer avec quelques danſeuſes d'un Opera qui loge au même lieu.

LISETTE.

Dites-moi donc vîtement pourquoi votre Maître ſe fait tant prier pour venir ici, & ce qui l'a broüillé avec le mien ?

TRIVELIN.

Volontiers, mais que cela n'aille pas plus loin, s'il vous plaît.

LISETTE.

Soit, & quoique fille, je ſcais me taire.

TRIVELIN.

Vous ſcavez, peut-être, que le Docteur a laiſſé un fils à Veniſe dans le ſervice de la Republique ?

LISETTE.

J'en ai entendu parler.

TRIVELIN.

Octave, c'eſt le nom du fils, vint ici il y a environ quatre ans, & vit par hazard la jeune Silvia, dont il devint tout d'un coup amoureux éperdûment.

LISETTE.

Ah ! ah !

TRIVELIN.

Le Docteur, charmé de la paſſion de ſon fils, va auſſi-tôt chez Pantalon faire la demande de ſa fille ; Pantalon s'excuſe ſur ſa trop grande jeuneſſe, & le remet à un autre temps. Franche défaite.

LISETTE.

Seroit-il poſſible ?

TRIVELIN.

Vous en allez juger. Octave prend patience & retourne à Veniſe à ſon devoir ; deux ans après ſurvient une violente maladie à Pantalon : Le Docteur profitant de l'occaſion, remet le mariage ſur le tapis. Le beſoin qu'on avoit de lui, engage le malade juſqu'à faire le contrat, dans lequel on lui paſſe tout ce qu'il veut : il remet pourtant à le ſigner au temps de la concluſion, qu'il differe encore le plus qu'il peut. A la fin Octave revient, on

croit la choſe faite : point du tout, Pantalon déclare au pere à l'oreille, comme à ſon ami, qu'étant veuf, âgé, infirme, il a beſoin de ſa fille, & n'a aucun deſſein de la marier, il n'a pas ſeulement voulu voir le garçon.

LISETTE.

Ah! le fourbe, qui diſoit tantôt qu'on ne la lui avoit jamais demandée : cela me met dans une colere horrible. Et la fille a-t'elle vû Octave ?

TRIVELIN.

Non plus que ſon pere, ils ne le connoiſſent ni l'un ni l'autre.

LISETTE.

Ho je veux quelle le voye, moi, & je trouverai bien moyen de terminer l'affaire.

TRIVELIN.

Il n'eſt plus temps ; par malheur, il s'en eſt retourné à Veniſe, épouſer par deſeſpoir une jeune veuve, fort belle pourtant, & très-riche, dont il étoit aimé à la fureur.

LISETTE.

Vous avez grand tort, Monſieur Trivelin, de ne m'avoir pas parlé de cela dans le temps.

TRIVELIN.

Voulez-vous que je vous dise la verité? on me l'avoit deffendu ; car on croit dans le monde que vous avez quelque interêt de faire prendre à la fille le parti du Convent.

LISETTE.

J'entends ce que vous voulez-dire , mais je suis sûre que vous ne le croyez pas ; je me suis assez expliquée là-dessus, & je ferai bien voir aux autres qu'ils se trompent. Je suis au desespoir.

TRIVELIN.

J'ai un moyen tout prêt de désabuser le monde, & de vous consoler si vous voulez, & c'est le veritable sujet qui m'amene ici,

LISETTE.

Quel est-il ce moyen ? vîte , dites le moi.

TRIVELIN.

Un autre amant de Silvia qui vaut bien le premier , qui sçait que vous avez de la confiance en moi , & qui m'a prié d'implorer pour lui votre secours.

LISETTE.

Ah ! de tout mon cœur , vous me rendez la vie ; & pour peu que l'amant dont vous

vous parlez soit de mise, je vous garantis le succès de l'affaire.

TRIVELIN.

Elle est donc de complexion un peu amoureuse, la belle Silvia, elle tient de son pere ?

LISETTE.

Oh ! quelle dit bien que non ! elle fait la fille forte, & traite l'amour de bagatelle, de foiblesse ; mais tout cela, fanfaronades de vertu, & j'entrevois qu'à la premiere occasion elle sera encore plus foible qu'une autre.

TRIVELIN.

Sur quoi fondez-vous une si heureuse esperance ?

LISETTE.

Sur mille raisons. C'est qu'il faut aimer tôt ou tard, *primò*, & que plus on differe, plus le besoin devient pressant. C'est qu'une fille comme elle qui n'a jamais vû le monde, n'ayant pas pû s'y aguerrir contre les Amans, en est plus en prise au premier qui l'attaque. C'est que quand on en voit plusieurs, l'embarras du choix peut suspendre les desirs ; mais qu'à certain age, le premier qui se presente semble toûjours parfait ; le besoin détermine, le cœur se précipite ; c'est, en

un mot, que la nature ne veut perdre aucun de ſes droits.

TRIVELIN.

Ho voilà de bonnes raiſons, je compte preſque la fille à nous.

LISETTE.

Mais expliquez-moi donc quel eſt cet Amant?

TRIVELIN.

Cela ſeroit trop long. Menez-moi d'abord à Monſieur Pantalon : quand j'aurai fait avec lui, nous jaſerons nous deux à loiſir des affaires de l'Amant ; & un peu des miennes, s'il vous plaît.

LISETTE.

Ah! Monſieur Trivelin, croyez que je ſuis toûjours la même, & que . . .

TRIVELIN.

A tantôt le reſte.

LISETTE.

Arlequin vient ici, je l'entends chanter. Avec votre permiſſion que je lui diſe un mot.

TRIVELIN.

Qu'eſt-ce que votre Arlequin? il me paroît drôle.

LISETTE.

C'eſt un petit animal ſi rare en ſon eſpece, qu'on a peine à le comprendre. Il

eſt bien le meilleur garçon, le plus ingenu, mais l'eſprit le plus lourd & le plus fou que je connoiſſe, & avec cela pourtant, l'Amant le plus ſage & le plus attentif à ſes devoirs d'Amant. Sa paſſion m'étonne, & ſa naïveté m'intereſſe pour lui. Ah ! le voilà ; je gage qu'il rêve à ſes amours.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LISETTE, TRIVELIN.

ARLEQUIN, *après avoir révé, treſſaillit, & ſaute de joie en diſant.*

VIolette m'a donné une commiſſion.

LISETTE.

Arlequin... Il n'entend pas.

ARLEQUIN.

O cara Violetta!

LISETTE.

Il n'eſt occupé que de ſa Violette. Arlequin veux-tu bien m'écouter ? Je te dis de m'attendre là, je vais revenir tout à l'heure pour te parler.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi *Signora Violetta*, je vous entends; *Signora Liſetta*, veux-je dire.

SCENE V.

ARLEQUIN *ſeul.*

IL faut avoüer que cet amour eſt une drôle de choſe! je viens de Paris toute nuit, je n'ai pas encore déjeûné, j'étois tout à l'heure fatigué comme un cheval de Fiacre; Violette me donne une commiſſion de courir par tout le Village lui chercher mille drogues, & tout d'un coup je ſens que je ne ſuis plus las; me voilà prêt à galoper ſur nouveaux frais, ſain, gaillard, leger & diſpôt comme un baſque. Avant que de m'envoïer courir elle vouloit me faire prendre une taſſe de Chocolat, notre Maîtreſſe lui en laiſſa l'autre jour cinq ou ſix tablettes qu'elle a oubliées; mais elle pourroit s'en ſouvenir & les lui redemander, on la gronderoit, & ce ſeroit ma faute. Oh que nenni!

Violetta mia cara! mon cœur! mon ame! mes amours! mes macarons! mon fromage de Milan! mon tout! que je ſuis

content quand je ſonge à toi !

Quand nous ſommes nous deux tête à tête, là, comme cela, elle me dit d'un ton qui va au cœur : *m'aimes-tu bien, Arlequin ? oui Violette. Mais bien fort, bien fort ? autant que tu es belle. Ce n'eſt gueres ! Comment ce n'eſt gueres ? on ne peut pas davantage. Quand tu n'aurois pour beauté que ces deux gros... Soïez ſage, Arlequin. Mais laiſſe-moi t'expliquer cela. Hola point de badinerie, ou je te donnerai un bon ſouflet. Bon, c'eſt ce que j'aime, tes ſouflets me chatoüillent. Un bon coup de poing. Tant mieux. Mais je crois, Arlequin, que vous perdez l'eſprit ? il n'y a pas grand perte.* A la fin je dérobe un baiſer ſur le coin de l'épaule. Elle me donne de toute ſa force un petit coup de poing mignon, & me voilà plus content que le grand Turc avec tout ſon Sérail. Mais, ſongeons à notre commiſſion. Diable ! elle m'embaraſſe la mémoire.

Il faut d'abord aller querir chez l'Apoticaire ce qui eſt écrit dans ce papier-ci ; enſuite demander au Jardinier pour la ptiſanne de Monſieur, de la racine de fraiſier, de la racine d'ortie, de la racine d'oſeille, de la racine de peinprenelle, de la racine cocla.... coclia.... ah ! voici le

diable ; j'oublie toûjours ce nom-là. Ah ! malheureux, ne devoit-on pas me l'écrire ! de la racine de co... attendez, je me ſouviens qu'il y a du cocu dans ſon nom, cocula... cocluaria, coclerie... Le ciel en ſoit louë.

Il danſe de joie en chantant, cocle, cocle, coclearia, coclearia.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISETTE, *parlant à Trivelin qui ne fait que paſſer.*

LISETTE.

ALlez donc le querir votre Philoſophe, & revenez au plus vîte.

à Arlequin qui danſe de joïe.

Comment, tu danſes dès le matin ; qu'as-tu donc qui te rende ſi joïeux ?

ARLEQUIN *en danſant.*

Et coclearia & coclearia. A vous dire le vrai, j'aurois plus beſoin de boire un coup que de danſer. Vous avez la clef de la cave, & vous dormiez tantôt quand je ſuis arrivé de Paris ; or trois lieuës de chemin que j'ai faites à jeun, ouvrent

diablement l'appétit, ſur-tout quand on n'a gueres ſoupé la veille.

LISETTE.

Dans un moment tu déjeûneras : mais auparavant, va vîte chez le Fermier lui demander un bon chapon pour faire du boüillon à Monſieur ; à ton retour tu auras double portion de vin.

ARLEQUIN.

Double portion de vin ? oh que de biens ! je pars. Racine de fraiſier, racine de peinprenelle.....

LISETTE.

Que veux-tu dire avec tes racines ? je te dis un chapon.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, j'entens bien. Racine d'oſeille, d'orties, de cocu... cocula... coclearia. Je m'y en vas tout à l'heure.

LISETTE.

Où vas-tu ?

ARLEQUIN.

Chez le Jardinier.

LISETTE.

Je te dis chez le Fermier, m'entens-tu ?

ARLEQUIN.

Chez le Fermier, c'eſt ce que je voulois dire.

LISETTE.

Lui demander quoi ?

ARLEQUIN.

Des racines de fraiſier & de cocu . . . cocularia.

LISETTE.

Voilà un cerveau bien bouché. Un chapon, pecore, un chapon.

ARLEQUIN.

Eh oüi, un chapon, je ſçai cela par cœur. Adieu, adieu.

SCENE VII.

LISETTE, SILVIA *un moment après.*

LISETTE.

CEt original-là m'inſpire la joïe malgré ſes étourderies. Ah ! voici notre mélancolique, nous allons changer de note, & paſſer du comique au ſerieux.

SILVIA.

Liſette.

LISETTE.

Que vous plaît-il, Mademoiſelle ?

SILVIA.

SILVIA.

Fais-moi donner un fauteüil.

LISETTE.

Etes-vous déja laſſe ? vous ſortez du lit ; qu'avez-vous donc ?

SILVIA.

Je ne ſçai.

LISETTE.

N'eſt-ce point que vous vous trouvez mal ?

SILVIA,

Oüi, j'ai mal à l'eſprit.

LISETTE.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît, mal à l'eſprit ?

SILVIA.

Belle demande ! de l'inquiétude, de l'ennui, de la langueur : que ſçai-je ! du je ne ſcai quoi que je ne connois pas. Cherche-moi quelque choſe qui me divertiſſe, ou qui m'occupe, du moins.

LISETTE.

Allez-vous-en à votre Claveſſin, la Muſique eſt bonne à diſſiper tout cela.

SILVIA.

Bon ! à mon Claveſſin. Tiens, j'ai du Corelli, du Luiggi, de l'Adagio, de l'Allegro juſqu'au nœud de la gorge : toûjours des Sonnates, des Villanelles,

des Allemandes qui n'ont que des ſons & point de paroles ; cela n'amuſe que les oreilles, & laiſſe toûjours l'eſprit vuide : j'aime autant faire des nœuds.

LISETTE.

Oh ! Monſieur votre Pere ſe gardera bien de vous donner des Cantates ni des Operas, les paroles en ſont trop tendres, il craint qu'elles ne vous inſpirent de l'amour.

SILVIA.

Mon Pere ſe trompe. Bon, de l'amour, à moi ? je ſonge bien à cela.

LISETTE.

Eh mais ! entre nous, quand vous y ſongeriez un peu, feriez-vous ſi mal ?

SILVIA.

Oh ! quand j'y ſongerois, quand j'y ſongerois ! Encore un coup je n'y ſonge point.

LISETTE.

Il y a de certaines choſes à quoi l'on ſonge ſans y penſer.

SILVIA.

A quoi l'on ſonge ſans y penſer ? le beau raiſonnement ! Y a-t'il du ſens à cela ?

LISETTE.

Je ne ſcai s'il y a du ſens, mais vous

l'entendez pourtant : puiſque vous vous en fâchez, il touche peut être l'endroit ſenſible.

SILVIA.

Voilà de tes diſcours ordinaires : tais-toi. Va me chercher mon petit livre de Philoſophie.

LISETTE.

Lequel ?

SILVIA.

Les entretiens ſur la pluralité des mondes.

LISETTE.

Eh ! vous le ſçavez par cœur. A force de nous dire que la terre tourne, vous nous faites tourner la cervelle.

SILVIA.

N'importe, il me plaît toûjours.

LISETTE.

Vous l'aurez tout à l'heure ; prenez un peu de tabac en attendant, de peur de vous ennuïer.

SILVIA.

C'eſt bien dit. Mais Liſette, je vous avois défendu de mettre cette tabatiere-là dans ma poche, elle a une odeur qui ne me plaît pas.

LISETTE.

Voyez ce que c'eſt que l'imagination !

Vous l'avez donnée à Violette, la tabatiere qui vous déplaît ; elle étoit ovalle, celle ci eſt ronde, voyez plûtôt.

SILVIA.

Tu as raiſon : je crois que j'ai les yeux auſſi troubles que l'eſprit.

LISETTE.

Tenez, voilà votre livre favori.

SILVIA.

Reporte-le, je ne ſçai ce que je veux.

LISETTE.

Quand on eſt chagrine, on ne s'accomode de rien. Tout me plaît à moi, j'ai le cœur guai, j'ai vû mon amant ce matin.

SILVIA.

Qui eſt-il ton amant ?

LISETTE.

Je vous l'ai tant dit, c'eſt Monſieur Trivelin.

SILVIA.

Comment, eſt-ce qu'il eſt ici ?

LISETTE.

A propos, j'oubliois de vous le dire ; il vient d'arriver, il a parlé à Monſieur votre Pere, qui lui a ordonné de faire avancer un maître de Philoſophie qui eſt ici-près.

SILVIA.

Tant mieux, cela pourra m'amuſer.

LISETTE.

Je n'en crois rien, ce n'eſt point encore là ce qu'il vous faut, je connois votre maladie.

SILVIA.

Tu la connois! comment cela ſe peut-il? je l'ignore moi-même.

LISETTE.

Voilà le malheur; car ſi vous la connoiſſiez, j'en ſçaurois bien le remede moi, mais je n'oſe pas vous le découvrir.

SILVIA.

Ah! tu me ferois plaiſir de me l'apprendre; je te le permets de tout mon cœur.

LISETTE.

Vous vous fâcheriez, j'en ſuis ſûre.

SILVIA.

Non, je te le jure, parle librement.

LISETTE.

Votre maladie eſt.... de l'amour; j'ai lâché le mot,

SILVIA.

De l'amour? eh! où l'aurois-je pris, je ne vois perſonne?

LISETTE.

Vous ne l'avez peut-être pris nulle part, & si vous en avez. A votre âge ce mal là vient fort bien tout seul.

SILVIA.

Tu ne sçais ce que tu dis, mon enfant, peut-on avoir de l'amour dans le cœur que quelque objet ne l'y ait fait naître?

LISETTE.

Oh! fort bien, ne vous y trompez pas. Tenez, Mademoiselle, l'amour vient comme les dents que l'on apporte au monde sans qu'elles paroissent d'abord, parce que la nature les a cachées au fond des gencives, comme elle a mis l'amour au fond du cœur *incognito*. Quand vos dents ont voulu se montrer, elles vous ont causé de la douleur, n'est-ce pas?

SILVIA.

Sans doute, eh bien?

LISETTE.

Eh bien! vous voilà arrivée au temps où l'on sent dans le cœur de l'inflammation, des élans, des picottemens; tout cela signifie que l'amour veut percer.

SILVIA.

Belle comparaison!

LISETTE.

Mais ne vous fâchez donc pas.

SILVIA.

Je ne me fâche point, je t'assûre ; mais tu ne me persuades rien.

LISETTE.

Mademoiselle, vous êtes plus jeune que moi, croyez-en mon experience. J'ai passé comme vous par un temps de triste indolence, de chagrins inconnus, de langueur insupportable. Heureusement, Monsieur Trivelin vint alors me déclarer sa passion, & me fit connoître le besoin que j'avois d'aimer & d'être aimée. Je sentis aussi-tôt une secrette joie qui me remit dans mon état naturel, & depuis ce temps là, j'ai toûjours été de bonne humeur.

SILVIA.

Voilà comme on juge d'autrui par soi-même. Ma pauvre Lisette, tu te trompes, tu ne me connois pas.

LISETTE.

Ouvrez-moi donc votre cœur; voyons, examinons ce qui peut vous mettre dans l'état où je vous vois ; car il me fait de la peine, en verité. Ne seroit-ce point votre solitude perpetuelle ?

SILVIA.

Je ne crois pas ; j'ai été élevée en Italie jusqu'à l'âge de douze ans, j'y suis accoûtumée.

SILVIA.

Oh ! nenni, point du tout. J'en ai remarqué un ſeulement, parce que le haſard me l'a fait rencontrer pluſieurs fois.

LISETTE.

Eſt-il bien fait, cet un-là ?

SILVIA.

Il eſt d'aſſez bonne mine.

LISETTE.

Voici quelque choſe. Et dites-moi ; dormez-vous tranquillement la nuit ?

SILVIA.

Pas trop, je ne fais que révaſſer.

LISETTE.

On dit que ce que l'on a vû le jour, revient quelque fois la nuit en rêve. L'homme de bonne mine que vous avez remarqué, ne vous y eſt-il jamais revenu ?

SILVIA.

Je crois que ſi. On dit vrai.

LISETTE.

Ne vous a-t'il point auſſi cauſé quelques diſtractions dans vos lectures ?

SILVIA.

Je ne lis preſque plus, un livre m'ennuie, j'en ſuis fâchée.

LISETTE.

Eſt-ce un ſi grand malheur ?

SILVIA.

Oüi, la lecture ſert toûjours à meubler l'eſprit.

LISETTE.

Ma foi, Mademoiſelle, quand l'amour monte une fois du cœur à l'eſprit, adieu les livres, il jette les meubles par la fenêtre. Votre mal eſt de l'amour, tout me le confirme.

SILVIA.

Mais Liſette, à la fin, je me fâcherai: je vous dis que je n'ai point d'amour.

LISETTE.

Oh bien, Mademoiſelle, ſi vous n'en avez pas, cherchez-en, vous en avez beſoin.

SILVIA.

Taiſez-vous, vous êtes une ſotte.

LISETTE.

Ah! vous voilà retombée dans votre humeur ordinaire.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, SILVIA, LISETTE.

LISETTE.

EH bien ! as-tu de quoi faire de bon bouillon ?

ARLEQUIN.

J'ai tout ce qu'il me faut.

LISETTE.

Voïons. Qu'eſt-ce ? Ce ne ſont que des Racines ! Où eſt donc ce Chapon ?

ARLEQUIN.

Monſieur le Medecin Lanternon n'a point mis de Chapon dans ſon ordonnance.

LISETTE.

Mais je t'ai ordonné, moi, de m'aller chercher un Chapon au plûtôt.

ARLEQUIN.

Mais quand il s'agit d'un malade, c'eſt au Medecin qu'il faut obéïr avant toutes choſes.

LISETTE.

Vous verrez que le Chapon ne ſera de deux heures au pot.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas le boüillon qui guérit, c'eſt le breuvage, il a le pas devant.

SILVIA.

Voilà un coquin qui a trop de caquet, je le crois yvre dès le matin.

LISETTE.

Ce n'eſt pas moi, du moins qui lui ai donné du vin.

SILVIA.

Je n'en ſçai rien, je ne me fie plus à vous; parce qu'il vous divertit vous le gâtez, je vais vous faire ôter la clef de la cave tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Mais Mademoiſelle, faites-moi donc donner auparavant ma petite portion pour mon déjeûné, car en verité j'en ai grand beſoin.

SILVIA.

Tu ne boiras du vin de huit jours pour te punir de tes mauvaiſes plaiſanteries.

ARLEQUIN *eſt contriſté d'abord de la menace, & puis reprend tout d'un coup ſa joie, & ſort en danſant & en diſant:*

Pour nous conſoler allons porter notre commiſſion à Violette.

SCENE IX.

SILVIA, LISETTE.

LISETTE.

EN verité, Mademoiſelle, ce pauvre garçon-là me fait pitié, & duſſiez-vous me gronder encore plus fort, je ne puis m'empêcher de vous dire que ce que vous faites à ſon égard eſt injuſte.

SILVIA.

Cela eſt vrai, je n'ai pourtant pas deſſein de l'être, & je vais lui faire donner ce qui lui faut; mais il me ſemble que je me ſoulage en diminuant un peu ſa joïe exceſſive qui ne fait qu'aigrir mon chagrin.

LISETTE.

Et quand je vous offre, moi, l'unique moïen de le diſſiper, ce chagrin, vous rebutez mes conſeils & me querellez. Il faut une bonne fois vous prouver que j'ai raiſon. Ecoutez-moi. Arlequin, vous le ſçavez, eſt ici dans une condition où il y a très-peu de gages; mal vêtu, mal nourri, accablé de travail, ſouvent roſſé,

car votre Pere eſt un peu prompt ; cependant, malgré ſon malheureux ſort, vous le voïez toûjours content, toûjours de bonne humeur ; d'où croïez-vous que cela vienne ?

SILVIA.

C'eſt ce que je ne puis comprendre, je l'avouë.

LISETTE.

Il eſt dans l'âge où l'amour ſe fait ſentir ; il aime, il eſt aimé, voilà tout ſon malheur effacé, il eſt heureux.

SILVIA.

Il aime ? quoi au milieu des peines qu'il a, il trouve le tems d'aimer ?

LISETTE.

C'eſt ſon unique affaire.

SILVIA.

Et qui aime-t'il ?

LISETTE.

Violette, la fille de votre Jardinier.

SILVIA.

Je ne m'en ſuis point apperçûë.

LISETTE.

Je le crois bien ; pour connoître l'amour en autrui, il faut l'avoir ſenti ſoi-même.

SILVIA.

Tu me dis là des effets de l'amour qui me ſurprennent.

LISETTE.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai ; vous le verïez revenu de Paris tout de nuit, très fatigué. A peine eſt-il arrivé qu'on le fait courir par tout le Village. Il eſt à jeun, j'en ſuis ſûre ; au bout de tout cela il eſt bien grondé, & vous le privez de vin pour huit jours: dès qu'il aura vû Violette, le voilà conſolé.

SILVIA.

Cela n'eſt pas poſſible ?

LISETTE.

Tenez, cachez-vous dans ce Cabinet, je vais les faire reſter ici ſous quelque pretexte, vous en ſerez témoin vous-même.

SILVIA.

J'avouë que je voudrois voir cela, je ne le puis croire.

LISETTE.

Entrez, entrez ſeulement.

SCENE X.

LISETTE, ARLEQUIN, VIOLETTE, SILVIA *cachée.*

LISETTE.

RAngez ici, tous deux, le Maître de Philoſophie y va venir donner leçon.

Elle ſort.

ARLEQUIN, *s'empreſſe de ranger tout.*

Mais tout eſt rangé, que veut-elle que nous faſſions? Violette, dis-moi donc pourquoi tu pleures, afin que je ſçache pourquoi je pleure auſſi.

VIOLETTE.

Tu dis que Mademoiſelle a défendu qu'on te donnât du vin de huit jours.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce que cela qui te fait pleurer? eh que m'importe ce que je boive, pourvû que tu m'aimes toûjours?

VIOLETTE.

Mais tu ne m'aimeras, peut-être plus gueres, toi; car j'ai remarqué que quand tu as bû du vin, tu m'en aimes davantage.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je t'aime en tout temps de toute ma force, mais il me paroît au contraire que quand le vin m'a rendu gai, c'eſt toi qui ne m'aimes pas tant.

VIOLETTE.

Pourquoi t'imagines-tu cela ?

ARLEQUIN.

Parce qu'alors, quand je ſuis de bonne humeur, je voudrois de certaines petites choſes que tu ne veux jamais, toi.

VIOLETTE.

Mais tu ſçais bien que je ne dois vouloir que ce qui eſt raiſonnable.

ARLEQUIN.

Allons donc, prenons patience.

VIOLETTE.

Mais dis-moi, n'as-tu point le cœur un peu foible?

ARLEQUIN.

Je l'avois tout à l'heure, mais auprès de toi cela ſe paſſe.

VIOLETTE.

Il faut te le fortifier, cela reviendroit, tu es trop fatigué ; mais comment faire? nous ſommes tous deux ſans argent. Il n'y a que quatre jours que tu es dans le village, tu n'y connois perſonne qui te

faſſe boire, & tu n'as pû t'établir crédit au cabaret.

ARLEQUIN.

Eh bien, il faut boire de l'eau.

VIOLETTE.

Mais ſi tu tombes malade, que deviendra la pauvre Violette? Tien, voilà une tabatiere d'argent que Mademoiſelle m'a donnée, je t'en fais préſent; va dire ici près qu'on te prête du vin deſſus.

ARLEQUIN.

O cara Violetta, tu te mocques de moi! je te remercie pourtant de ta bonne volonté, mais je ne reçois point ta tabatiere, & n'emprunte rien deſſus; j'aimerois mieux mourir de la pepie.

VIOLETTE.

Je le veux, je le veux abſolument.

ARLEQUIN.

Je n'en ferai rien, te dis-je.

VIOLETTE.

Si tu n'obéis, je te haïrai à la mort.

ARLEQUIN.

Je ne crains point cela, je te connois.

VIOLETTE.

Vous aimez donc à me mettre au deſeſpoir, Arlequin?

ARLEQUIN.

Eh bien, là, ne pleure pas, je veux

bien la garder quelque tems pour la baiſer ; quand j'aurai ſoif, cela me vaudra du vin de Champagne.

VIOLETTE.

Je me trouve mal moi-même, va me chercher du vin, je te prie.

ARLEQUIN.

Je connois ta fineſſe.

VIOLETTE.

Il n'y a point là de fineſſe, je veux du vin, & je prétens que tu prennes la taſſe de chocolat que tu as refuſée tantôt, je viens de la préparer.

ARLEQUIN.

Eh bien ! compoſons, prenons-en chacun la moitié.

VIOLETTE.

Viens, viens, il y a de quoi en faire deux, chacun la nôtre. Nous n'avons rien à faire ici. Allons, mon cher Arlequin, mon ami, te voilà déja pâle comme la mort.

ARLEQUIN.

Haïe, haïe, en me prenant le bras tu me chatoüilles, tu me reſſuſcites.

SCENE XI.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

AH ! ma chere Liſette, je ſuis dans une émotion que je n'ai jamais ſentie, & que je ne puis t'exprimer. Si tu ſçavois ce que je viens d'entendre..,

LISETTE.

Je ſçais tout, j'écoutois à la porte.

SILVIA.

Eſt-il poſſible que dans un rang ſi bas, on ait des ſentimens ſi beaux, ſi genereux, ſi délicats même !

LISETTE.

Vous le voyez, voilà de l'amour tout pur, il n'y a point d'art chez eux.

SILVIA.

Cette inquiétude que chacun ſent pour ce qu'il aime, ce tendre interêt, ces égards réciproques ! oüi, je trouve de l'heroïque là-dedans.

LISETTE.

C'eſt que le propre de l'amour eſt d'élever l'ame auſſi-bien que d'éclairer l'eſprit. Avez-vous remarqué avec quelle

adreſſe Arlequin, tout groſſier qu'il eſt, a ſçû tantôt ſe diſculper d'avoir préferé la commiſſion de Violette à la mienne ? qui eſt-ce qui lui fourniſſoit tant de raiſon ? l'amour.

SILVIA.

Voilà une paſſion admirable! Oüi, parce que je viens d'entendre, il s'en faut peu que je ne la croïe capable d'adoucir les plus grands chagrins. J'ai ſenti du plaiſir à la voir agir en eux. Je veux en jouir encore une fois, & les remettre tous deux dans une ſituation fâcheuſe, pour examiner de plus près leurs ſentimens, & connoître à fond juſqu'où peut aller leur amour. Fais-les revenir.

SILVIA.

Arlequin, Violette, revenez.

SCENE XII.

ARLEQUIN, VIOLETTE, SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Violette, rendez-moi la tabatiere que je vous ai donnée, je n'ai pas ſongé qu'on me l'avoit prêtée.

Tenez,

en voilà une autre qui vaut mieux ; tenez donc, qu'eſt-ce ? vous cherchez long-temps ?

VIOLETTE.

Mademoiſelle, je crains de l'avoir égarée.

SILVIA.

Comment ! eſt ce là le cas que vous faites de ce que je vous donne ? trouvez-là tout à l'heure ; vr. im. nt ſi elle étoit perduë, vous me feriez de belles affaires.

VIOLETTE.

Hé bien, Mademoiſelle, rabattez là ſur mes gages, elle eſt perduë en effet.

Arlequin tâche d'approcher de Violette pour lui rendre ſa tabatiere, Liſette lui barre toûjours le chemin.

SILVIA.

Où allez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je vais l'aider à la chercher.

SILVIA.

Ne bougez de là, je vous l'ordonne. Qu'avez-vous à rire ?

ARLEQUIN.

Je ris de ce qu'elle ne ſe ſouvient pas non plus que moi, que quand je partis hier pour aller à Paris, elle me la donna

pour faire racommoder la charniere qui alloit mal, la voilà.

SILVIA.

Voyez la belle mémoire de fille ! fiez-vous-y.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiſelle, vous aviez bien oublié vous-même qu'on vous l'avoit prêtée.

LISETTE *à part.*

Mademoiſelle, Arlequin vous donne votre reſte.

SILVIA *à part.*

J'en ſuis charmée, mais je vais les embarraſſer mieux. Liſette, fais-moi je te prie une taſſe de chocolat, & une auſſi pour toi ſi tu en veux.

LISETTE.

Volontiers, mais donnez-moi donc des tablettes, car je n'en ai plus.

SILVIA.

Demandes-en à Violette, je lui en laiſſai l'autre jour plus qu'il n'en faut pour deux taſſes.

Arlequin & Violette ſe deſeſperent en ſecret.

ARLEQUIN.

Je l'ai bien prédit. Ah malheureux!

VIOLETTE.

Sia maledetta la chicolata!

SILVIA.

Qu'avez-vous donc Violette, vous voilà bien troublée?

VIOLETTE.

Mademoiſelle, je ne ſçai ce qu'eſt devenu votre chocolat.

SILVIA *fait une grande colere.*

Qu'en avez-vous donc fait?

VIOLETTE.

Je l'avois ſerré ſur une tablette dans l'Office, je ne l'y ai plus retrouvé.

SILVIA.

Ah! ah! je le vois bien, ce que vous en avez fait. Mademoiſelle viens de le prendre tout à l'heure; elle en a encore deux mouſtaches aux côtez de la bouche.

VIOLETTE *en s'eſſuïant la bouche.*

Pardonnez-moi, Mademoiſelle, je ne l'aime pas, il me dégoûte.

SILVIA.

Vous êtes bien hardie d'en uſer ainſi ſans ma permiſſion, & d'oſer me le nier en face, de plus, quand je vous prends ſur le fait. Sortez d'ici tout à l'heure, & n'y rentrez jamais. Votre pere le ſçaura, & s'il ne vous en punit comme il faut, je le chaſſerai lui-même.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Mademoiſelle, il faut dire la verité, elle ne l'a ni pris ni égaré.

SILVIA.

Où eſt-il donc ?

ARLEQUIN.

Il eſt là chaudement dans mon eſtomac. Quand vous m'avez refuſé du vin tantôt, je ſuis entré plein de deſeſpoir dans la Cuiſine, où je n'ai trouvé perſonne qu'une caffetiere au feu pleine d'eau boüillante, de-là je ſuis paſſé dans l'office, où j'ai vû ſur une tablette le ſatan de chocolat qui m'a tenté ; je l'ai mis dans la caffetiere, & de-là dans une écuelle, & cloc ; cloc, ſans le faire mouſſer, en conſcience.

SILVIA.

Comment, coquin ! du chocolat excellent, que je m'épargnois à moi-même ! Hola quelqu'un, qu'on me charge ce fripon-là de coups d'étrivieres.

ARLEQUIN.

Soit, je le ſouffrirai en patience.

VIOLETTE.

Ah ! Mademoiſelle, j'aime mieux être chaſſée d'ici. Il eſt innocent, c'eſt moi qui l'ai pris, il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Non, Mademoiſelle, c'eſt moi; en verité, c'eſt moi, c'eſt moi vous dis-je.

Ils l'importunent à force de s'accuſer.

SILVIA.

Paix-là; taiſez-vous tous deux. Liſette, je cede; voilà deux Amants parfaits: allez mes enfans, je vous le patdonne, gardez chacun la tabatiere que vous avez, je vous en fais préſent; & toi, Violette, ſois dépoſitaire de la clef de la cave pour toûjours, & donne à Arlequin du vin tant qu'il en voudra, il le merite.

Tous deux l'importunent à force de la remercier.

Oh! laiſſez-moi en paix, ou je reprens la clef de la cave.

Violette arrache Arlequin des pieds de Silvia en le faiſant ſouvenir de la clef de la cave; i's ſortent en joie.

SCENE XIII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

LIſette, je n'en puis plus, je ſuis hors de moi.

LISETTE.

Allons courage, Mademoiſelle, vous venez déja de faire une bonne action que vous devez à l'amour, ne le haïſſez donc plus tant.

SILVIA.

Je crains qu'à la fin tu ne me perſuades; mais qui eſt cet homme-là qui paſſe avec ton Amant?

LISETTE.

C'eſt apparemment le Maître de Philoſophie.

SILVIA.

Ah ciel!

LISETTE.

Qu'avez-vous donc?

SILVIA.

S'il étoit un peu plus doré, je le prendrois pour l'homme que j'ai rencontré ſi ſouvent, il lui reſſemble comme deux goutes d'eau.

LISETTE.

Quoi! à cet homme de bonne mine qui vous revient quelquefois dans vos rêves?

SILVIA.

A lui-même.

LISETTE.

Il y a là quelque choſe de ſingulier.

SILVIA.

Liſette, tu te trompes, ce n'eſt pas là un Philoſophe, il a l'air trop raiſonnable.

LISETTE.

En effet, je ne lui trouve pas la mine aſſez rebarbative. Mais qui ſeroit-ce donc ? Attendez, il me vient une penſée, ne ſeroit-ce point quelqu'Amant qui ſe déguiſeroit pour approcher de vous ?

SILVIA.

Ah ! ah ! cela ſeroit plaiſant, je voudrois le ſçavoir par curioſité.

LISETTE.

Quoi ! cela ne vous fâcheroit point ?

SILVIA.

Je crois que non.

LISETTE.

Ecoutez, cela pourroit bien être, car Monſieur Trivelin m'a dit de certaines choſes....

SILVIA.

Que t'a-t'il dit ?

LISETTE.

Qu'il y avoit dans le monde un homme de merite qui vous aimoit à la fureur, & qui imploroit mon ſecours auprès de vous.

SILVIA.

Et ne t'a-t'il point dit qui c'étoit ?

LISETTE.

Il n'en a pas eu le temps, mais dès qu'il aura fait avec votre Pere, il viendra me le dire, il me l'a promis.

SILVIA.

Je ſuis impatiente de le ſçavoir.

LISETTE.

Voyez ce que c'eſt que l'amour ! l'eſpoir d'un amant, tout incertain qu'il eſt, vous tire déja de votre indolence, vous agite & vous réjouit un peu, ce me ſemble.

SILVIA.

Tais-toi donc, tu es une folle.

LISETTE.

Voilà Monſieur Trivelin qui revient, vous ſerez bien-tôt éclaircie.

SCENE XIV.

PANTALON, TRIVELIN, SILVIA, LISETTE.

TRIVELIN.

IL faudra donc, Monſieur, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire,

prendre un grand verre de ptiſanne ; deux heures après le repas, & continuer de deux heures en deux heures ; & immédiatement après chaque verre, faire deux ou trois tours de Jardin, ou même monter à cheval ſi vous pouvez, & galoper un peu par la campagne. Sidenham, fameux Medecin Anglois, ordonnoit à ſes malades de courir la poſte pour les guerir des vapeurs.

PANTALON.

Diable ! Sidenham étoit un babile homme, puiſqu'entre ſes mains on guériſſoit en poſte ; mais par malheur je ſuis mauvais Cavalier.

TRIVELIN.

Hé bien, marchez beaucoup. En un mot, après la potion il faut de l'exercice, cela eſt de conſéquence.

PANTALON.

Oh ! Monſieur, je n'ai garde d'y manquer ; allons je veux vous conduire & vous voir partir.

SILVIA.

Le voir partir, Liſette ! ah ciel !

PANTALON.

Vous m'acheverez l'hiſtoire d'Octave chemin faiſant.

TRIVELIN.

Mais la voilà finie. Octave vouloit se marier ici, je ne sçai avec qui, il n'a pas pû, il s'en est retourné à Venise épouser sa belle & riche veuve, & il a bien fait.

PANTALON.

Et vous le croyez marié?

TRIVELIN.

Sans doute, la veuve avoit trop d'impatience de ne l'être plus.

PANTALON.

Dites bien à Monsieur le Docteur que je le prie de n'être plus fâché contre moi, & de venir au plûtôt, je lui donnerai toute sorte de satisfaction.

SILVIA.

Lisette, songe donc à l'arrêter.

LISETTE.

Mais comment faire?

TRIVELIN.

Cependant, Monsieur, mon Maître m'avoit commandé de rester auprès de vous jusqu'à ce qu'il y pût être lui-même.

PANTALON.

Allez, partez; quand il vous verra, cela le fera plûtôt venir, & je suis pressé.

SILVIA.

Non, mon cher Pere, je ne souffrirai pas que Monsieur Trivelin vous aban-

donne : s'il vous ſurvenoit quelque accident, où en ſerions-nous ?

PANTALON.

Voilà une bonne fille, quel naturel ! va je t'en tiendrai compte.

LISETTE.

Monſieur, en cas de malheur, Monſieur Trivelin eſt habile homme, il vous ſoulageroit, il entend cela mieux que nous.

PANTALON.

Hé oüi, oüi, je ſçai les raiſons que vous avez de le faire reſter.

LISETTE.

Moi ? je n'en ai point d'autres que votre ſanté.

PANTALON.

Monſieur le Docteur n'eſt pas trop bon lui-même pour me la rendre.

TRIVELIN.

Me prenez-vous pour un ignorant ?

PANTALON.

Allons Monſieur partons, & ne vous fâchez pas.

SCENE XV.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

NOus ne ſçaurons rien de lui, cela me chagrine.

LISETTE.

Je n'en ſuis pas fâchée, ce petit chagrin-là eſt de bon augure.

SILVIA.

Ah! ce n'eſt qu'une curioſité.

LISETTE.

Hé bien elle ſera ſatisfaite, puiſque le Philoſophe nous reſte; les Amans ne ſont pas muets.

SILVIA.

Mais il n'en eſt pas un, nous n'apprendrons pas qui eſt celui dont Trivelin t'a parlé?

LISETTE.

Il n'y a qu'à ſe donner patience, nous le ſçaurons tôt ou tard; ce qu'il y a de conſolant, c'eſt que toûjours nous revient-il un Amant de cette affaire-ci. Eſt-ce que vous aimeriez mieux que ce fût le Philoſophe?

SILVIA.

Si je le préferois, c'eſt que la maniere dont il s'y prend, promet une Comedie aſſez divertiſſante : à cela près, je me ſoucie auſſi peu de l'un que de l'autre.

LISETTE.

Hom! cela eſt pourtant bon, un Amant! vous riez ?

SCENE XVI.

PANTALON, SILVIA, LISETTE, LES FILLES *de la Nôce*, & LE PHILOSOPHE *peu après.*

PANTALON.

Silvia, ma chere enfant, ma bonne fille, pour reconnoître ta bonne amitié, je vais te donner un Maître de Philoſophie ; il eſt là-haut, & voilà les filles de la Nôce que je t'ameine qui te divertiront.

SILVIA.

Ah ! mon Pere, je vous remercie ; il me ſemble que vous vous portez mieux, cela me réjoüit.

PANTALON.

Tu me parois auſſi de meilleure humeur

que de coûtume. Allons, allons, qu'on danſe comme il faut.

SILVIA.

Faites venir auſſi le Maître de Philoſophie pour danſer, afin de vous réjoüir davantage.

PANTALON.

Eſt-ce qu'un Philoſophe ſe mêle de danſer?

SILVIA.

Et c'eſt juſtement parce qu'il ne s'en mêle pas que ſon embarras ſera plaiſant.

PANTALON.

Qu'il vienne, je le veux bien.

DIVERTISSEMENT.

LES FILLES *de la Nôce*, BERGERES & PAYSANNES, *chantent & danſent.*

Une groſſe Payſanne.

LUcas noſe me toucher;
Il a peur de me fâcher;
Eſt-il un Amant plus lâche?
Qu'il eſt ſot ce pauvre Lucas;
S'il ne ſçait pas
Que j'aimons bien qu'on nous fâche.

On danſe.

UNE BERGERE.

Vive un peu de badinage,
Mais ſur tout loin du Hameau;
Car badiner ſous l'Ormeau,
Aux yeux de tout un Village,
Cela n'eſt pas beau.
Quand le grand jour nous éclaire;
Il faut faire la ſevere;
On craint la Tante & la Mere,
Si l'on rit on ne rit guere,
Il vaut mieux cent fois
Rire au fond d'un Bois.

LE CHOEUR.

Il vaut mieux cent fois
Rire au fond d'un Bois.

LA PAYSANNE

Quand je danſons tous en ronde;
Lucas ſaute, il eſt joyeux;
Ne danſons-nous que nous deux;
Au milieu de tout le monde,
Il eſt tout honteux.
Il n'a pas bien la pratique,
De danſer à la Muſique,
Il craint qu'on ne le critique,
Car ſa danſe eſt à l'antique;
Mais Lucas au Bois
Danſe mieux cent fois.

LE CHOEUR.

Mais Lucas au Bois
Danſe mieux cent fois.

LA BERGERE.

Pour rire en toute aſſûrance,
Cherchons l'ombre & le ſilence;

LA PAYSANNE.

De peur de la médiſance,
Soit qu'on rie, ou ſoit qu'on danſe,

Enſemble.

Il vaut mieux cent fois,
Faire tout au Bois.

On danſe.

SILVIA.

Allons, je veux danſer auſſi; Monſieur le Philoſophe, danſons nous deux.

LE PHILOSOPHE.

Mais Mademoiſelle, un Philoſophe ne ſçait danſer qu'en *Baroco*.

SILVIA.

Hé bien, qu'on nous donne quelque Menuet baroc.

Fin du premier Acte.

Le Muſicien a arrangé autrement les Chanſons de ce Divertiſſement ſans conſul-

ter l'Auteur, & en a fait un très-beau morceau de Muſique, mais un peu aux depens de la Poëſie.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *ſeul, à demi yvre.*

A Cauſe que j'ai les jambes un peu foibles d'avoir trop marché, ils diſent là-bas que je ſuis yvre; le monde eſt bien médiſant! hé bien, quand cela ſeroit, il n'y a point de la faute à Violette, une fois. On lui a ordonné de me faire boire tant que j'aurois ſoif. Or là-deſſus, j'ai pris dans la cuiſine mon déjeuné, & l'ai ſuivie à la cave pour lui épargner la voiture; elle m'a donc mis auprès d'un tonneau d'excellent vin de Bourgogne, pour boire à diſcretion. Vive la diſcretion, c'eſt une belle choſe! On ne peut pas boire plus diſcretement ce me ſemble, que de boire à diſcretion; c'eſt pourquoi j'ai bû là pluſieurs razades diſcretes; premierement à la ſanté de mes amours, cela étoit juſte; & puis à celle de Made-

moiſelle Silvia, en memoire de la clef de la cave ; mais razade au moins, car je ſçais vivre, moi ; & puis deux autres razades en mémoire de nos deux tabatieres : on ne pouvoit pas moins, honnêtement. Et puis j'ai bû encore en mémoire de pluſieurs autres choſes dont j'ai perdu la mémoire ; & afin de finir diſcretement, je voulois boire encore une autre razade à Violette pour le dernier coup, elle n'a pas voulu ; elle a bien fait, car on dit qu'il n'y a que le dernier coup qui enyvre, or je ne l'ai pas bû, le dernier coup, *ergo* je ne ſuis pas yvre. Fi, cela eſt vilain d'être yvre, & un homme ſage ne devroit jamais boire le dernier coup.

SCENE II.

LISETTE *entre & ſe tient à part,* ARLEQUIN.

ARLEQUIN *bronchant.*

OUais ! il me ſemble que la terre n'eſt pas bien ferme ſous mes pieds. La Sia Silvia diſoit l'autre jour qu'un cer-

tain Philoſophe, Cobirnic, Coprinic, diſoit que la Terre tourne, que les Maiſons tournent, que tout tourne. Il étoit Allemand, dit-elle, Cobirnic; le drôle buvoit du vin : depuis que j'en ai bû, je trouve qu'il a raiſon. Hola; *il trébuche.* Hola, minher Cobirnic, faites tourner la Terre un peu plus doucement; mais j'apperçois là-bas un fauteüil qui fait appétit de dormir, allons nous y repoſer, en attendant que la Terre ait fait ſes quinze tours.

LISETTE.

Voilà un garçon bien nourri : je me ſuis doutée que la clef de la cave donnée à Violette, feroit cet effet là. Elle aura eu de la compaſſion, Arlequin de la complaiſance. Le zele d'un Amant s'échauffe en buvant à l'objet de ſes vœux, & l'amour eſt ſouvent complice de ſon yvreſſe.

SCENE III.

SILVIA, LISETTE, ARLEQUIN *endormi à part.*

SILVIA.

LIſette, où eſt Arlequin ? mon Pere m'a dit qu'il venoit de le voir entrer ici.

LISETTE.

Quoi, Monsieur Pantalon l'a vû dans l'état où il est?

SILVIA.

Oüi, je lui ai conté moi-même comme tout est arrivé; j'en ai pris sur moi la faute, comme si je n'avois fait tout cela que pour dissiper un peu ma mélancolie: il lui a tout pardonné en lui commandant d'aller dormir.

LISETTE.

Il est enfant d'obéissance, tenez, voyez.

SILVIA.

Ah! ne troublons point son repos, je te prie; le pauvre garçon en a grand besoin.

LISETTE.

Vous devenez bien tendre pour lui?

SILVIA.

Il est vrai que son bon cœur me touche, & j'ai reconnu à son occasion que le Philosophe pourroit bien être un Amant; car pour obtenir sa grace de mon Pere, il a joint ses prieres aux miennes avec un zele tout particulier.

LISETTE.

Il peut ne l'avoir fait que par pitié pour Arlequin, ou tout au plus par complai-

ſance pour vous, ſans que l'Amour s'en mêle.

SILVIA.

Il a fait plus : ſur ce que j'ai marqué dans la converſation, que j'avois envie de voir l'Opera, il va me le faire venir ſous nos fenêtres, dans le Jardin de ce gros Financier notre voiſin.

LISETTE.

Quel pouvoir a-t'il par tout là ?

SILVIA.

Cela ſeroit long à t'expliquer.

LISETTE.

N'eſt-ce point auſſi parce que vous ſouhaittez qu'il ſoit un Amant, que vous le croïez tel ? car je ne ſçai, je lui trouve moi un certain air ſerieux, un ton pedagogue, qui ne marquent point cela.

SILVIA.

Oüi, devant mon Pere, mais il m'a dit quelques mots en particulier d'un ton tout different.

LISETTE.

Que vous diſoit-il encore ?

SILVIA.

Ah ! je ne ſçai, ma timidité m'a renduë toute interdite, toute tremblante.

LISETTE.

Ce friſſon-là n'eſt pas loin de la fiévre.

n'allez pas vous engager avec celui-ci avant que d'avoir vû l'autre dont Trivelin nous a parlé.

SILVIA.

Oh ! ne crains rien . . . mais celui-ci ne me paroît pas si mépriſable.

LISETTE.

Il a l'air trop fait, & je lui voudrois quelques années de moins.

SILVIA.

Un jeune ſot ne me plairoit pas.

LISETTE.

Il a la taille un peu pleine, ce me ſemble.

SILVIA.

Je trouve que l'embonpoint ne lui méſied pas ; il eſt grand à proportion.

LISETTE.

Vous me paroiſſez déja bien prévenuë en ſa faveur ? voilà l'effet du beſoin d'aimer ; il fait tout trouver bon, & ſans conſulter, on s'attache au premier venu.

SILVIA.

Ne m'accuſez donc point de celà, Liſette, vous me faites rougir.

LISETTE.

Eh pourquoi rougir d'avoir de l'amour quand il en eſt tems ? rougit-on d'avoir froid en Hyver & chaud en Eté ? l'amour

eſt de même l'effet d'une des ſaiſons de la vie, une impreſſion naturelle, néceſſaire & commune chez tout le monde, qui ne dépend non-plus de nous que le beau tems. A quinze ou ſeize ans une fille eſt-elle honteuſe de voir naître cet embonpoint ſi joli qui rend ſes appas complets, & ne ſçait-on pas que l'amour & lui viennent toûjours de compagnie? & c'eſt l'amour qu'on devroit le moins cacher.

SILVIA.

Il ſeroit beau, vraiment, qu'une fille dît tout haut qu'elle a de l'amour.

LISETTE.

Ne feroit-elle pas mieux que de le diſſimuler par des grimaces inutiles? car, tenez, toutes les vôtres ne ſervent à rien: votre âge, votre inquiétude, vos yeux, tout le déclare; il n'y a que votre bouche qui n'en dit rien: belle diſcretion!

SILVIA.

Quand cela ſeroit, l'effort que l'on fait pour le taire eſt toûjours loüable, c'eſt un effet de la pudeur, de la vertu.

LISETTE.

De la vertu, je le veux bien; mais je ne comprends pas le mauvais emploi qu'une fille fait de ſon courage; qu'il lui pren-

ne un caprice d'avoir un ornement, un habit, un colifichet, ſouvent peu néceſſaire, & qui ne dure au plus qu'un mois ou deux; pour l'obtenir elle ne craint point de preſſer un Pere avec inſtance, avec perſévérance; & elle n'oſe lui demander un mari dont on ne peut ſe paſſer, & qui dure autant que la vie.

SILVIA.

C'eſt que demander des ornemens, choque beaucoup moins la bienſéance.

LISETTE.

Mais en n'oſant demander un mari à votre âge, on reſte en proye à certain chagrin ſecret qui donne de fâcheux momens; il y a bien des gens qui ſont à l'affût de ces momens-là, & alors on eſt en danger de la choquer bien plus, la bienſéance.

SILVIA.

Cela ne me regarde point, je crois.

LISETTE.

Je le crois auſſi, mais il y a toûjours de la temerité à ne ſe pas défier de tout. Haſardez-vous donc un peu, oſez demander vos vrais beſoins; car ſi vous ne parlez la premiere, il ne commencera pas, lui; & je ſçais de bonne part qu'il ne veut jamais vous marier.

SILVIA.

Qu'il ne me veut jamais marier ! ne dites donc point cela, Liſette, vous m'en feriez venir l'envie.

LISETTE.

Oh! elle eſt toute venue, mais la mauvaiſe honte vous poignarde : vous ne voulez ſeulement pas m'avoüer que vous aimez, à moi qui le connois, qui vous le dis, & qui me tuë de vous y chercher du remede.

Les Laquais au fond du Theatre veulent emporter Arlequin.

SILVIA.

Qu'allez-vous faire là, vous autres ? laiſſez-le repoſer.

UN LAQUAIS.

Nous n'avons garde de l'éveiller, Mademoiſelle ; Monſieur le Philoſophe nous a bien recommandé de l'apporter tout endormi.

LISETTE.

Ah ! puiſque c'eſt par ſon ordre, laiſſez-les faire.

SILVIA.

Où eſt-il, mon Maître de Philoſophie?

LE LAQUAIS.

Il va venir, il n'eſt que dans ce Jardin ici près.

SILVIA.

Dites-lui qu'il se dépêche, & que nous l'attendons ici.

LISETTE.

Pourquoi donc êtes-vous si pressée ?

SILVIA.

Parce que mon Pere voudra être présent à la leçon, & s'il venoit à cette heure, j'ai pris des mesures avec Violette, pour l'écarter de nous quand nous serons en train de philosopher.

LISETTE.

Hom ! vous avez beau le dissimuler, il y a de l'amour dans ces finesses là.

SILVIA.

Cesse donc tes jugemens ridicules. Non, mais c'est qu'il me déplaît qu'en toute une journée nous ne puissions pas découvrir ce que c'est que le Philosophe. Depuis le matin qu'il est ici, n'est-il pas honteux à nous de n'y pouvoir encore rien comprendre ? cela me pique.

LISETTE.

Bon, bon, fort bien, à merveille ; votre indolence diminuë à vûë d'œil, vous serez bientôt de bonne humeur. Ah ! tenez, réjoüissez-vous, voilà nos gens qui viennent.

SILVIA.

Songe, toi, à avertir Violette quand il ſera temps.

SCENE IV.

LE PHILOSOPHE, PANTALON. SILVIA, LISETTE.

PANTALON.

C'A, Monſieur Lelio, car c'eſt ainſi qu'on vous nomme, à ce que m'a dit Trivelin.

LELIO.

Pour vous rendre mes très-humbles ſervices, Monſieur.

PANTALON.

Commençons s'il vous plaît.

SILVIA.

Monſieur, vous riez peut-être en ſecret de voir une fille ſe croire capable d'apprendre la Philoſophie? Je vous avouë que ce qui cauſe mon erreur eſt un petit livre que j'ai lû, dans lequel un homme du monde fait entendre à une femme tout l'arrangement de l'Univers; & moi-même par la ſeule lecture, je l'ai conçû avec plus de facilité que je n'ai fait le jeu des échêts.

LELIO.

LELIO.

La Philoſophie n'eſt pas hors de votre portée, Mademoiſelle. Vous lui faites même beaucoup d'honneur de la préférer aux plaiſirs que pourroit vous donner votre jeuneſſe.

PANTALON.

Monſieur, point de diſcours inutiles, venons au fait, je ſuis preſſé.

LELIO.

J'obéïs. Je vais donc, Mademoiſelle, avant que de vous faire entrer plus avant dans la Philoſophie, vous donner quelque teinture des Mathematiques, ſelon le conſeil de Platon.

PANTALON.

Des Mathématiques ? qu'eſt-ce que ces dróleries-là ? par où commencent-elles ?

LELIO.

Par l'Arithmétique.

PANTALON.

Par l'Arithmétique ! oh, oh, diable ! c'eſt donc une belle choſe que la Philoſophie ! quand j'appris la Finance, je ne commençai pas autrement. Me voilà Philoſophe plus que je ne penſois ; oh je lui enſeignerai bien cela, moi; & de-là, où la menerons-nous ?

LELIO.

Aux Elemens de Géométrie, enſuite à l'Algébre, & enfin au calcul ſur les Infinimens petits.

SILVIA.

Ceci commence à me paroître plus embaraſſant que le petit Livre.

LISETTE.

Et à moi auſſi. Les Infinimens petits ! oh que cela eſt vétilleux ! ce n'eſt point là ce qu'il nous faut.

LELIO.

Hé bien, pour abreger paſſons tout cela, ne nous arrêrons pas même à la Logique. Voilà un petit livre, dans lequel vous pouvez l'apprendre toute ſeule.

PANTALON.

Oüi, oüi, prends le Livre, & l'apprends par cœur.

LELIO.

Or, comme vous ſçavez déja un peu de Métaphyſique, venons tout d'un coup à la Phyſique.

PANTALON.

Qu'eſt-ce que cette Friſique ?

LELIO.

C'eſt la connoiſſance des choſes naturelles par leurs cauſes & par leurs effets.

PANTALON.

La connoiſſance des choſes naturelles? il me ſemble que cette Friſique-là n'eſt pas bonne pour une fille?

LELIO.

Mais, Monſieur, la Phyſique eſt fort étenduë, & a pluſieurs Parties; Mademoiſelle en peut choiſir quelqu'une qui lui convienne, & qui ſoit de ſon goût.

PANTALON.

Laquelle, par exemple? voïons, nommez-nous-en quelques-unes.

LELIO.

Mademoiſelle ne veut pas apprendre la Medecine, la Botanique, l'Anatomie?

PANTALON.

L'Anatomie! fy donc, ô la vilaine choſe que cette Friſique-là!

LELIO.

Encore moins la Méchanique, l'Optique, la Dioptrique, la Cathoptrique...

LISETTE.

Miſericorde! je crois que ce ſont là des mots de grimoire; ah! Monſieur, les noms ſeulement doivent lui faire peur: je ne ſçai comment on peut les prononcer ſans s'étrangler.

LELIO.

Paſſons donc à la morale.

PANTALON.

C'eſt bien dit, car c'eſt une belle choſe que la morale : qu'eſt-ce qu'elle enſeigne, cette morale ?

LELIO.

Son nom l'indique, elle enſeigne à regler les mœurs.

PANTALON.

Bon, bon, commencez vîtement, & donnez-lui de bonnes mœurs, afin qu'elle ſoit bien obéiſſante à ſon Pere.

SCENE V.

VIOLETTE, PANTALON, LELIO, SILVIA.

Silvia vient de faire ſigne à Liſette, qui s'abſente un moment, & qui ramene Violette.

PANTALON

Silvia, écoutez bien.

VIOLETTE.

Monſieur, votre boiſſon eſt refroidie, & il eſt temps que vous en preniez un verre.

SILVIA.

A propos mon Pere, vous l'oubliez ; vraiment c'eſt bien là le principal,

PANTALON.

Paix ; paix, écoutons la morale; dites donc vîte, Monſieur, je vous prie.

LELIO.

Je définis la morale, la ſcience de ſe rendre le plus heureux qu'il eſt poſſible, ſans faire tort à autrui ni à ſoi-même.

PANTALON.

Ah que cela eſt beau ! oh je veux apprendre auſſi la morale, moi ; Monſieur Lelio, repétons enſemble, s'il vous plaît. La morale eſt, dites-vous, la ſcience...

LELIO.

De ſe rendre le plus heureux qu'il eſt poſſible.

PANTALON.

Fort bien, le plus heureux qu'il eſt poſſible. Ah que cela eſt bien dit ! après.

LELIO.

Sans faire tort à autrui ni à ſoi-même.

PANTALON.

Sans faire tort á autrui ni à ſoi-même ; cela eſt admirable ! ô *bella coſa ſta morale! bella, bella.*

LISETTE.

Mais, Monſieur, pour guérir les vapeurs, un verre de votre breuvage vaut mieux que cent priſes de morale.

PANTALON.

Il n'eſt pas encore tems, nous ſortons de table.

VIOLETTE.

Il y a plus de deux heures que vous en êtes ſorti, venez voir à la pendule.

LISETTE.

Ah! Monſieur, elle a raiſon, & il ne faut quelquefois qu'un quart d'heure de plus ou de moins pour faire manquer tout l'effet d'un remede.

LELIO.

Oüi, Monſieur, dans une maladie la nature offre quelquefois des momens favorables à l'art; l'habile Phyſicien doit les connoître & en profiter, &, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, c'eſt proprement l'heure du Berger pour un Medecin.

PANTALON.

Oüi, oüi, Monſieur, je comprends cela; tout à l'heure, tout à l'heure; mais encore un peu de morale, s'il vous plaît, vîte, vîte.

LELIO.

Le moyen qu'elle emploïe pour arriver à ſa fin, eſt de regler les paſſions.

PANTALON.

De regler les paſſions; entens-tu, Silvia, entens-tu? *ô bella coſa! bella coſa!* après, après.

LELIO.

De regler les paſſions, & non pas les détruire, comme ont prétendu quelques Philoſophes; car la nature eſt trop ſage pour nous les avoir données, ſi elles ne nous étoient pas néceſſaires.

PANTALON.

La nature eſt trop ſage: ah le beau dicton! la nature eſt trop ſage....

LISETTE.

Oh! vous ne l'êtes gueres vous, Monſieur, de vous amuſer ici à des balivernes, & à riſquer votre ſanté. Mort de ma vie ſi vous ne partez tout à l'heure, je vais faire main-baſſe ſur le coquemar, & tout renverſer, puiſque vous ne vous ſouciez pas de guerir.

PANTALON.

Allons, allons: avec votre permiſſion, Monſieur, je vais faire un tour de Jardin, & je reviens. *O bella coſa* la morale! *bella coſa, bella coſa!*

LISETTE.

O bella coſa, que de nous laiſſer en repos.

SCENE VI.

LELIO, SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

MOnsieur, vous venez de dire une chose que j'ai peine à comprendre; les passions, dites-vous, sont nécessaires. Par éxemple, dans l'enfance, la curiosité? Dans la jeunesse, l'amour?

LISETTE.

Pour cela oüi.

LELIO.

Dans l'âge suivant, l'ambition; le desir de se faire un nom & une fortune; dans la vieillesse, le soin de conserver pour soi & pour les siens, ce que l'on est moins en état d'acquerir.

LISETTE.

J'entens, l'avarice.

SILVIA.

Je comprens déja que la curiosité dans l'enfance est utile à son instruction, mais je ne vois pas que la jeunesse ait besoin d'amour; expliquez-nous bien cela, s'il vous plaît.

LISETTE.

Oüi, oüi, dépêchez vous de nous apprendre l'amour, pendant que Monsieur Pantalon n'y est pas.

LELIO.

L'amour est un besoin que la nature excite en noüs pour son interêt & pour le nôtre, lequel besoin nous porte à nous unir à ce qui nous paroît aimable.

SILVIA.

Un besoin, dites-vous? mais, Monsieur, un besoin me paroît une chose plus fâcheuse qu'utile.

LELIO.

Comment, Mademoiselle, une chose fâcheuse! eh que ne connoissez-vous l'amour! vous sçauriez qu'il est le plus vif, le plus piquant & le plus délicieux de tous les plaïsirs. Eh pourquoi l'est-il? parce que la nature, qui le sçait le plus utile à ses desseins, en a fait de tous les besoins, le plus pressant.

LISETTE.

Elle a fort bien fait; la nature a de l'esprit.

SILVIA.

Pourquoi donc, si elle éxige si fort que nous aimions, nos Parens l'empêchent-ils de toute leur force?

LELIO.

Parce qu'ils craignent qu'on ne faſſe un mauvais choix, ils voudroient que l'on s'en rapportât entierement à leur goût.

SILVIA.

Entierement à leur goût ? trouvez-vous cela tout à fait juſte ?

LELIO.

Non vraiment, il faut que le choix ſoit auſſi du goût des parties les plus intereſſées.

LISETTE.

Mais il y a bien pis. Suppoſé qu'on ait fait un choix raiſonnable, quand un pere ne veut jamais marier ſa fille, que faut-il faire ?

LELIO.

Il faut s'aimer de plus en plus, & n'attendre du ſecours que de ſa paſſion : plus elle eſt vive & plus elle eſt ingenieuſe à trouver les moïens d'arriver à ſa fin. Il faut de part & d'autre les chercher de concert ; & cependant, les ſoins de plaire forment le corps, ornent l'eſprit, corrigent l'humeur, & font la plus agréable & la plus utile occupation de la vie ; leur ſuccès en fait la douceur ; on joüit de mille plaiſirs pleins de délicateſſe & d'innocence, ſans leſquels la jeuneſſe de-

vient un âge ſerieux, une ſaiſon triſte, une vieilleſſe enfin, où l'on tombe dans une froide indolence, dans un morne aſſoupiſſement qui ôte le goût de tous les autres plaiſirs.

SILVIA.

Helas ! Liſette m'avoit déja dit cela ſans être Philoſophe.

LISETTE.

Je triomphe à la fin, votre mal eſt ce que je diſois ; voilà déja un article vuidé: ça Monſieur Lelio, vous qui connoiſſez ſi bien l'amour, avoüez-le nous franchement, n'aimez-vous point un peu ?

LELIO.

Ah Mademoiſelle ! oſerois-je en faire l'aveu ?

SCENE VII.

LELIO, SILVIA, LISETTE, & PANTALON *qui arrive doucement pour écouter ; Liſette l'appercevant fait quelque ſigne à Lelio que Silvia ne remarque pas, trop attentive à la leçon.*

LISETTE *touſſant.*

HEm, hem; Hé hien, ne le déclarez donc pas.

SILVIA.

Pourquoi non, Liſette? il n'y a point de mal à cela. Dites, dites, Monſieur, nous ſommes diſcretes.

LELIO *voïant Pantalon du coin de l'œil.*

Moi, Mademoiſelle, j'aimerois? je me ſuis bien gardé juſqu'à ce jour d'une telle foibleſſe, & je ferai tous mes efforts pour m'en défendre toute ma vie. Car enfin, il eſt temps de vous parler ſincerement; ſi je viens de vous exprimer le mieux que j'ai pû toute la force de l'amour, toute ſa douceur, & preſque ſa néceſſité, c'étoit pour vous donner un exemple de la perfide adreſſe des Amans dont j'imitois le langage. Voilà le riant côté par lequel ils vous le préſentent, l'appas qu'ils vous offrent pour vous attirer dans leurs pieges. Fuïez, Mademoiſelle, fuïez la plus ſéduiſante & la plus dangereuſe de toutes les paſſions; c'eſt à la Philoſophie à détruire ſes illuſions, à diſſiper ſes preſtiges, à faire tomber le maſque agréable qui cache ſa laideur; c'eſt elle qui doit éclairer votre jeuneſſe, & la conduire ſans péril au milieu des précipices dont elle eſt entourée, & je vais à préſent vous marquer les plus ſûrs moïens de les éviter.

SILVIA.

En voilà assez pour aujourd'hui, Monsieur, la leçon commence à m'ennuïer.

PANTALON.

Silvia, courage, *animo*, *animo*.

SILVIA.

Ah! mon pere vous voilà? je ne vous croïois pas si près.

PANTALON.

Poursuivez, Monsieur, poursuivez, votre morale est fort belle.

SILVIA.

Remettons le reste à tantôt, mon cher Pere, je vous prie.

PANTALON.

Non, non, quand on est en train il ne faut pas quitter.

SILVIA.

Quand les leçons sont trop longues on les retient mal.

PANTALON.

Mais ma fille, je païe par leçons, il faut emploïer mon argent.

LELIO.

Monsieur, ne contraignons point Mademoiselle, de deux petites leçons je n'en compterai qu'une, je ne suis pas intéressé.

SILVIA.

Non Monsieur, ne parlons plus de Philosophie, elle me donne un mal de tête horrible.

PANTALON.

Monsieur Lelio, pour lui délasser l'esprit, allez faire venir l'Opera; tantôt la leçon lui profitera davantage. Montez dans ma chambre vous deux.

SILVIA.

Avez-vous pris votre Medecine, mon cher Pere?

PANTALON.

Il y a long-temps: j'ai fait un tour de Jardin depuis.

LISETTE.

Mais Monsieur, ce n'est pas assez, il en faut faire au moins trois ou quatre; Souvenez-vous de Sidenham, & de courir la poste.

PANTALON.

Ah! oüi, oüi, Sidenham, je vais les faire en poste à pied, montez toûjours.

SCENE VIII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

LIsette, voilà un ſot Maître, nous nous ſommes trompées.

LISETTE.

Comment nous nous ſommes trompées ! je le crois un Amant plus que jamais. Ne l'avez-vous pas jugé par le commencement de la leçon ?

SILVIA.

Oüi, mais la fin a tout gâté.

LISETTE.

Vouliez-vous qu'il déclarât ſa paſſion devant Monſieur votre Pere qui nous écoutoit ? ſi je ne l'en avois averti, il alloit le faire, c'eſt par-là que tout étoit gâté.

SILVIA.

Eſt-ce qu'il y avoit long-temps que mon Pere étoit là ?

LISETTE.

Je ne ſçai, mais dès que je l'ai apperçû j'ai fait ſigne à Monſieur Lelio, voilà ce qui l'a fait changer de ton.

SILVIA.

J'étois auſſi fort ſurpriſe de le voir paſſer tout d'un coup du blanc au noir; en verité il s'y eſt pris bien adroitement, bien joliment.

LISETTE.

Vous y paſſez vous-même, du blanc au noir, & d'un ſot Maître le voilà tout d'un coup devenu fort joli. Il me ſemble pourtant qu'il danſoit tantôt aſſez mal.

SILVIA.

Que dis-tu là! on voïoit bien qu'il déguiſoit ſa danſe, mais malgré cela il avoit très bon air.

LISETTE.

Vous commencez donc à le croire un peu un Amant?

SILVIA.

Mais je ne ſçai, je ne vois encore là rien de trop ſûr! Ah que mon Pere eſt venu mal à propos! je crois, comme tu dis, qu'il alloit ſe déclarer.

LISETTE.

Et comment auriez-vous reçû ſa déclaration?

SILVIA.

Hé mais, il auroit bien fallu s'en offenſer.

LISETTE,

LISETTE.

Gardez-vous bien de le faire ; en avez-vous le temps dans la contrainte où vous êtes ? voilà ce que les Peres gagnent avec leurs précautions outrées ; elles ne servent qu'à étrangler d'abord un Roman, où il faut que dès la premiere page deux Amans soient convenus de leurs faits.

SILVIA.

Allons, allons, montons chez mon Pere, pour voir comment Monsieur Lelio conduira son Opera, & ce qu'il a fait d'Arlequin.

SCENE IX.

Le fond du Theatre represente le jardin magnifique d'un Financier : Arlequin y paroît endormi dans un Fauteuil, sous un Berceau de jassemins ; il s'éveille aussi-tôt très-étonné.

ARLEQUIN *seul.*

MA foi pour un vrai dormir vive le vin de Bourgogne : il vaut mieux cent fois que le Champagne ; il donne un sommeil dur, dur, & des rêves tendres,

tendres ; je n'ai rêvé que de Violette depuis que je dors. Mais qu'eſt ceci ? que vois-je ? je me ſuis endormi dans la Salle de Monſieur Pantalon, & je me réveille dans un lieu enchanté que je ne connois point ! voilà pourtant bien le même fauteuil où je me ſuis aſſoupi, pourquoi n'eſt-ce plus ici notre Salle? ah, ah ! attendez, n'eſt-ce point que la terre a tourné, pendant que moi, qui étois las, je n'ai bougé de ma place ? mais non, je ſuis une bête, car quand la broche tourne, le chapon qui y tient, tourne quand & quand. Hé parbleu je crois que je dors encore ; oüi c'eſt un rêve, & ſi pourtant ... ma foi je ne ſçai qu'en croire ; tâchons de nous en informer à quelqu'un.

SCENE X.

VENUS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! qui eſt cette belle Dame là ? elle a l'air des plus courtois. Madame, je ne ſçais pas trop bien ſi je ſuis éveillé ou endormi, qu'en penſez-vous, s'il vous plaît ?

VENUS.

Mon enfant, pour endormi, non, tu ne l'es pas, mais tu es quelque petite choſe de plus.

ARLEQUIN.

De plus qu'endormi? que diable ſerois-je donc!

VENUS.

Tu n'es que mort, voilà tout.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis que mort? bagatelle; vous dites cela d'un air bien familier?

VENUS.

C'eſt que de toutes les Déeſſes, Venus eſt la plus familiere,

ARLEQUIN.

Quoi Madame! c'eſt vous qui êtes Venus? la Déeſſe des Amans?

VENUS.

Moi-même.

ARLEQUIN.

Hélas! ma bonne Déeſſe, ma Patrone, je ſuis un Amant, moi; dites-moi la verité, ſuis-je mort tout de bon?

VENUS.

Tout ce qu'on le peut être; eſt-ce à toi que je voudrois mentir? mais pourquoi marque-tu tant de chagrin d'être mort?

ARLEQUIN.

Ah ! Déeſſe, quand on eſt Amant, ſi vous ſçaviez comme il fait bon vivre ! ...

VENUS.

Mais tu n'es mort que pour avoir trop bû du meilleur vin de Bourgogne, & verſé par les mains d'une Maîtreſſe qui t'aimoit bien ; voilà une mort ragoûtante de tous côtez.

ARLEQUIN.

Quoi ! ma mort eſt de la façon de Violette ?

VENUS.

Sans doute ; eſt-il rien de plus conſolant pour toi ?

ARLEQUIN.

Ah ! ſi ç'avoit été le lendemain de mes nôces, encore paſſe ; mais mourir avant que d'en avoir fait ma femme ! je ne ſçaurois m'accoûtumer à croire cela.

VENUS.

Mais ſçais-tu le bonheur qui t'attend ici ? ſçais tu que je te fais revivre, pour gouverner mon empire ?

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que votre empire ?

VENUS.

C'eſt le monde de Venus, que vous appellez là bas ſon étoile, le ſéjour des

Amans heureux, le païs des Romans, c'eſt ici qu'ils aboutiſſent tous.

ARLEQUIN.

Et qui en ſont les habitans?

VENUS.

Au Levant, les Amans héroïques ſous les loix du grand Cyrus : au Midi, les Amans viſionnaires gouvernez par Dom Quichotte : au couchant, les Amans Champêtres, qui ont à leur tête le tendre Celadon ; & au Nord, les Amans raiſonnables, qui n'ont point encore de Roi, & dont le Païs n'eſt pas encore bien connu : ce ſont nos terres Auſtrales.

ARLEQUIN.

Quel métier font tous ces peuples-là?

VENUS.

Autrefois les premiers gagnoient des batailles & forçoient des Villes pour délivrer des Princeſſes priſonnieres.

Les ſeconds pourfendoient des Géans, redreſſoient des torts, & abbatoient des felons Chevaliers.

Les troiſiémes faiſoient des chalumeaux, inventoient des jeux, & celebroient des fêtes paſtorales.

Les derniers, dans la ſaiſon d'aimer ſe prétoient à ce beſoin là, & parloient de leur amour aux heures de loiſir.

ARLEQUIN.

Mais pour des Amans, ce n'eſt pas aſſez faire que cela.

VENUS.

Ils s'occupoient auſſi à rendre ſervice à leurs Maîtreſſes dans l'occaſion, & à partager avec elles tous les plaiſirs de la vie.

ARLEQUIN.

Hé bien, voilà comme nous vivions Violette & moi : Nous étions donc des Amans raiſonnables ?

VENUS.

Vous étiez les plus raiſonnables de tous ; c'eſt pourquoi je t'ai choiſi, toi, pour te mettre à leur tête, diſpenſer ici mes loix, & ſervir de modele.

ARLEQUIN.

Mais je ne ſçai ni délivrer des Princeſſes, ni pourfendre des Géans, ni faire des Flageolets.

VENUS.

Auſſi n'eſt-ce plus en ce païs-ci qu'on fait ces métiers-là : on ne s'y occupe qu'à aimer d'abord, c'eſt le principal emploi; enſuite à chanter, danſer, rire & boire tout le long du jour.

ARLEQUIN.

Boire ? hé quoi boire, du vin ?

VENUS.

Sans doute, & du meilleur ; il y a long-temps qu'entre les Amans l'eau du Lignon n'eſt plus à la mode.

ARLEQUIN.

Et vous me voulez faire, dites-vous, le Roi de ce païs-ci ?

VENUS.

Et tout à l'heure même, cela ne te conſole-t'il pas ?

ARLEQUIN.

Non ; à moins que Violette n'en ſoit auſſi la Reine, je vous remercie de votre Royaume.

VENUS.

Je prétends bien qu'elle le ſoit auſſi : mais donne-toi patience, il faut t'inſtaler dans le trône auparavant ; tout le peuple eſt ici ſous les armes, & preparé pour la ceremonie.

ARLEQUIN.

Dépêchez-vous donc.

VENUS.

Sujets d'Arlequin, paroiſſez, & venez lui rendre hommage.

SCENE XI.

On entend une Marche de Tambours & d'Instrumens, au bruit de laquelle le Peuple s'avance. Deux petits Amours habillez en Arlequin, sont à la tête, dont l'un lui présente la Couronne, & l'autre le Sceptre. Quatre Chevaliers la lance en Arrêt, suivent les amours, & sont suivis de Cyrus, de Mandane, & de quelques Amans heroïques. Après viennent Dom-Quichotte & Dulcinée, le Chevalier des Miroirs & l'Infante Micomicon: les Tambours cessent, des Flûtes & des Hautbois continuent la Marche qui amene Celadon & Astrée suivis de Bergers & de Bergeres. Les Héros, les Chevaliers & les Bergers saluent le Roi chacun à leur maniere en passant devant lui, & se rangent des deux côtez du Théatre.

VENUS.

BErger Celadon, que l'on chante la gloire d'Arlequin.

Celadon & Astrée.

Célebrons la flâme parfaite.
Du tendre Amant de Violette;

Que

Que dans ce ſéjour plein d'attraits,
Il regne & triomphe à jamais.

Le Peuple repete ces quatre Vers.

VENUS.

Chevalier des Miroirs, Infante Micomicon, venez divertir le Roi.

Sarabande du Chevalier & de l'Infante.

VENUS.

Bergers, faites voir au Roi comme tout le monde boit ici, juſqu'à vous; allons du tendre, du tendre à preſent.

Aſtrée tenant une Bouteille verſe du vin à Celadon qui chante ce qui ſuit,

Verſez, verſez, digne objet de ma flâme;
Ce vin reçoit de vous mille nouveaux appas:
Que par vos mains ou dans vos bras,
Il eſt doux d'égarer ſa raiſon ou ſon ame.

Des Bergers & des Bergeres danſent au ſon d'une Muſette, leur danſe eſt mêlée de ce que chantent Aſtrée & Celadon.

Celadon & Aſtrée enſemble.

Aimons, aimons; que l'amour dans nos cœurs
Répande à tous momens de nouvelles ardeurs;

Celadon.

Que les ſoins de la Bergerie
Rempliſſent mal tout l'eſpace d'un jour!
Quand on ſe refuſe à l'amour
Mille triſtes loiſirs font languir notre vie.

Enſemble.

Aimons, aimons, &c.

Aſtrée.

Pour les cœurs qu'amour intereſſe,
Les plus longs jours deviennent des inſtans,
Les Hyvers, des Printemps :
Plus de momens perdus, plus de ſombre triſteſſe.

Enſemble.

Aimons, &c.

On danſe, aprés quoi ARLEQUIN *dit.*

Hé bien ! Violette viendra-t-elle bientôt ?

VENUS.

Hé mais tu es mort, toi, pour venir ici, Violette y viendra quand elle ſera morte, dans ſoixante ou quatre-vingts ans.

ARLEQUIN.

Comment, je ne verrai ici Violette que décrépite ? au diable le Royaume, le Peuple & la Déeſſe. Violetta, Violetta.

Il chaſſe tout le Peuple à grands coups de batte.

VENUS.

Arlequin, arrête, arrête ; je vais t'envoyer auprès de Violette, que tu retrouveras auſſi belle que moi : allons le renyvrer pour lui rendre ſa raiſon.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PANTALON *seul.*

HOm! *Messer Philosopho*, vous n'êtes pas assez fin pour tromper un homme de mon âge & de mon Pays. J'ai vû & entendu bien des choses qui me font soupçonner que vous êtes un fourbe; mais à fourbe, fourbe & demi; & je vais vous jouer un tour auquel vous ne vous attendez pas. J'ai toûjours fait semblant de ne m'appercevoir de rien. Je me suis prêté a tous leurs divertissemens, à toutes leurs sottises: J'ai envoyé ma fille étudier son livre de Logique: J'ai écarté mes gens sous divers prétextes: On me croit dans ma chambre, bien endormi & pour longtemps: On va revenir ici continuer la leçon, cachons-nous dans ce Cabinet pour observer ce qui se passe. Ce drôle-ci avec sa morale pourroit bien déranger la vertu de ma fille. Il est vrai que je serois en droit de le faire pendre, mais quand il seroit pendu, cela ne racommoderoit rien: oh!

parbleu, Monſieur Lelio, vous n'avez pas affaire à un Mamaluco . . . . . j'entens quelqu'un, entrons au plus vîte.

SCENE II.

SILVIA, LISETTE.

entrant par differens côtez.

SILVIA.

AH te voilà, Liſette, que fait mon Pere ?

LISETTE.

Votre Pere eſt allé ſe repoſer, fatigué, m'a t'il dit, d'avoir trop ri du prétendu rêve d'Arlequin ; & vous, avez-vous étudié votre livre de Logique bien tranquillement ?

SILVIA.

Ah ! il n'y a pas eu moyen ; je n'ai que l'Opera de Lelio, je n'ai qu'Arlequin dans la tête : je l'admire de plus en plus, ne me parle que de lui ; où eſt-il ?

LISETTE.

Arlequin ? il dort auſſi de ſon côté dans ſa chambre où on l'a fait porter.

SILVIA.

Non, je voulois dire Lelio.

LISETTE.

Ah, Lelio? je le quitte; il eſt retourné à ſon Opera, préparer, je crois, quelqu'autre divertiſſement pour tantôt, car il voit que vous y prenez goût.

SILVIA.

Eh j'ai bien affaire de ſon Opera; que ne vient-il me donner leçon, pendant que mon pere dort?

LISETTE.

Il ſera de retour ici dans un moment; mais pour revenir à Arlequin.

SILVIA.

N'eſt-il pas vrai qu'il a conduit ſa fête bien galamment?

LISETTE.

Qui?

SILVIA.

Lelio.

LISETTE.

Ah, ah! il eſt vrai qu'il a donné lieu à l'amour d'Arlequin, de triompher pleinement; ce pauvre garçon me charmoit. Son indifference pour un Trône ſans Violette, ſon impatience de la revoir, ſa colere même, tout cela doit vous avoir bien fait plaiſir.

SILVIA.

Ah! tout-à-fait; cet habit aſiati-

que lui alloit à merveilles.

LISETTE.

A qui ?

SILVIA.

A Lelio.

LISETTE.

Voici du *qui pro quo*. Vous m'ordonnez de ne vous parler que d'Arlequin, & vous ne ſongez qu'à Lelio : voilà comme tantôt ; Arlequin amoureux ne ſongeoit avec moi qu'à la commiſſion de Violette : mais avoüez donc que vous aimez.

SILVIA.

Allons, allons, ne badinons point. Non, mais je t'avoüerai que je commence à le croire autre choſe qu'un Maître de Philoſophie.

LISETTE.

Si vous aviez entendu la converſation que nous venons d'avoir enſemble, vous le jugeriez l'homme du monde le plus galant.

SILVIA.

Ah ! dis moi cela vîte, je te prie.

LISETTE.

Vous ne voulez donc plus que je vous parle d'Arlequin ?

SILVIA.

Eh non ! voïons ce qu'a dit Lelio.

LISETTE.

Lelio eſt un Amant, il n'y a plus à en douter ; mais malgré ma certitude, nous voilà plus embaraſſées que jamais.

SILVIA.

Comment donc cela ?

LISETTE.

C'eſt que je ne ſçai ſi c'eſt de vous ou de moi qu'il eſt Amant.

SILVIA.

De vous, Liſette ? il ne ſeroit donc qu'un Maître de Philoſophie ?

LISETTE.

Qu'eſt-ce à dire, Mademoiſelle ? me croïez-vous indigne de l'amour d'un galant homme ?

SILVIA.

Je ſçai bien que vous ne manquez pas d'amour propre ; mais voïons un peu ſur quoi vous le croïez votre Amant ?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas trop-tôt, je ne vous aſſûre pas tout-à-fait qu'il le ſoit.

SILVIA.

Venons au fait ; que vous a-t'il dit ?

LISETTE.

Mille galanteries : qu'il me trouvoit la plus aimable fille du monde ; que j'étois

pleine d'esprit; que mes manieres le charmoient;...

SILVIA.

Et de moi, rien?

LISETTE.

Oh que si; mais patience.

SILVIA.

Et quoi encore?

LISETTE.

Il m'a dit de vous d'abord qu'il vous trouvoit l'esprit plus formé, plus serieux qu'on ne doit l'avoir à votre âge; qu'il démentoit votre air de jeunesse.

SILVIA.

Ah, ah!

LISETTE.

Qu'avec tant de beauté, tant d'agrément, tant de vivacité, il étoit surpris que vous vouluſſiez vous amuser à être sçavante.

SILVIA.

Il t'a dit cela?

LISETTE.

Oüi, & tant d'autres choses!

SILVIA.

Dis tout, dis tout.

LISETTE.

Que votre application à sa leçon de tantôt lui avoit fait plaisir d'abord; mais

que le dégoût que vous aviez marqué ſur la fin l'avoit fâché, car il n'avoit point d'autre but que de faire de vous une bonne écoliere.

SILVIA.

Une bonne écoliere ? & qu'avez-vous repondu à cela ?

LISETTE.

Mais attendez donc ; là-deſſus je l'ai preſſé de me dire ſi c'étoit là le ſeul motif qui l'amenât ici.

SILVIA.

Hé bien ?

LISETTE.

Hé bien, il eſt reſté tout d'un coup interdit, il s'eſt déferré, il a rougi.

SILVIA.

Il a rougi ?

LISETTE.

Oh ! comme de l'écarlatte : il eſt timide, je le vois bien ; & il ne s'eſt tiré delà qu'en me débitant mille autres fleurettes, comme ſi c'étoit à moi tout de bon qu'il en voulût ; que j'étois plus dangereuſe que je ne penſois, qu'il me craignoit comme le feu, & ne me vouloit déclarer ſes vrais ſentimens qu'après de longs ſervices, qu'après m'avoir bien perſuadée de ſes intentions, & d'une

ſincere reconnoiſſance des bontez que j'aurois pour lui ; & pour gage de la ſolidité de ſes promeſſes, il m'a pris la main d'un air de bonne amitié, me l'a ſerrée en ſoûriant, & ſous prétexte de la vouloir baiſer, il m'a mis ce diamant-là au doigt, qui vaut cent piſtoles du moins : je m'y connois.

SILVIA.

Comment ? il vous aimeroit donc tout de bon ?

LISETTE.

Eh que vous importe, Mademoiſelle, puiſque vous ne l'aimez pas ?

SILVIA.

Que m'importe ? quoi je ſouffrirai qu'on vienne chez mon pere faire des préſens de cent piſtoles à une fille ? on devine bien à quelle intention cela ſe fait ; & je vais tout à l'heure l'en avertir.

LISETTE.

Allez, Mademoiſelle, ſi vous jugez ſi bien de ſon intention, car pour moi je n'y comprends rien encore, en verité.

SILVIA.

Il vous fait des proteſtations qu'il accompagne d'un préſent de cent piſtoles, & ſon deſſein vous paroît encore douteux ?

LISETTE.

Vous ne l'aimez pas, dites-vous, & cependant vous vous échauffez comme ſi vous étiez jalouſe.

SILVIA.

Il n'eſt point ici queſtion d'amour ni de jalouſie, il ne faut qu'aimer l'honneur que ſon procedé offenſe; rien n'eſt plus clair.

LISETTE.

Cela eſt admirable! la jalouſie à force de nous troubler les yeux, nous fait voir clairement ce qui ne fut peut être jamais; n'importe, allez le dire à votre Pere.

SILVIA.

Mais comment cela pourroit-il ne pas être? voïons.

LISETTE.

Le plus court eſt de le faire chaſſer d'ici, nous ne le verrons plus ni vous ni moi, il ne ſera plus beſoin d'éclairciſſement; allez le dire à votre Pere.

SILVIA.

Je veux ſçavoir ſur quoi vous voulez fonder vos doutes?

LISETTE.

Cela eſt inutile.

SILVIA.

Ah! ne me mettez pas en colere.

LISETTE.

Eh mais, Mademoiſelle, il ſe pourroit fort bien faire que ce ſeroit un Amant qui ſçauroit que votre Pere ne vous veut jamais marier, & que c'eſt moi qui le porte à cela, comme le bruit en court très injuſtement. Un Amant, dis-je, qui par politique diſſimuleroit devant moi l'amour qu'il a pour vous, tâcheroit à me gagner par des careſſes, des préſens, des promeſſes magnifiques; qui d'ailleurs pourroit être prudent, & n'approcher de vous que bride en main; peut-être timide, car comme je vous ai dit, il me l'a paru tantôt...

SILVIA.

Il s'eſt déferré, dis-tu, quand tu lui as parlé de moi?

LISETTE.

Très fort.

SILVIA.

Il a rougi?

LISETTE.

Beaucoup; vous commencez à vous y connoître, vous remarquez les bons endroits.

SILVIA.

Mais tout ſon but, dit-il, n'eſt que de faire de moi une bonne écoliere?

LISETTE.

Politique.

SILVIA.

Et quand il t'a baisé la main, as-tu remarqué qu'il l'ait fait avec ardeur?

LISETTE.

Là là, assez.

SILVIA.

Il ne falloit pas recevoir le diamant.

LISETTE.

Il est décampé aussi-tôt; mais je vois bien que vous êtes délicate sur l'honneur.

SILVIA.

Peut-on l'être trop?

LISETTE.

Voilà une main baisée que vous me reprocheriez tous les jours, il vaut mieux l'aller dire à votre Pere, & si vous n'y allez, je m'y en vas, moi.

SILVIA.

Donne-t'en bien de garde, mon Pere ne se porte pas trop bien, sans le fâcher encore.

LISETTE.

Au contraire, il se divertira à se moquer du Philosophe.

SILVIA.

Oh! je vous défends tout de bon de lui en parler.

LISETTE.

Mais Mademoiſelle, quand l'honneur me le commande, trouvez bon que j'obéiſſe, s'il vous plaît.

SILVIA.

Ah! ma chere Liſette, ne fais point d'éclat, je t'en conjure.

LISETTE.

Hé bien donc ſoit, puiſque vous le voulez, remettons la choſe.

SILVIA.

Apprenons du moins auparavant à qui il en veut de nous deux; ah! le voilà qui vient par bonheur; preſſe-le de ſe déclarer, je te prie.

LISETTE.

Laiſſez-moi faire.

SCENE III.

LELIO, SILVIA, LISETTE.

LELIO.

ON dit, Mademoiſelle, que Monſieur votre Pere repoſe, vous plaît-il que pendant ce tems-là nous reprenions la leçon?

LISETTE.

Avec votre permiſſion, Monſieur, l'allez vous continuer ſur le ton que vous l'avez finie ?

LELIO.

Je m'en donnerai bien de garde, à moins que Monſieur Pantalon ne revienne nous écouter.

SILVIA.

Comment, c'eſt donc lui qui vous a fait changer de morale ?

LELIO.

Oüi, Mademoiſelle : Irois-je inconſiderément me faire bannir d'auprès de vous ? & ne ſçavez-vous pas que les Peres ont une morale particuliere ?

SILVIA.

Non vraiment, car il me ſemble que la bonne morale devroit être la même pour tout le monde.

LELIO.

Il eſt vrai, mais par malheur chacun l'accommode à ſes interêts.

SILVIA.

Comment donc connoître la meilleure?

LELIO.

Je crois vous l'avoir dit d'abord ; la meilleure, ſelon moi, eſt celle qui ſuit

de plus près la loi naturelle, ſans bleſſer les autres loix.

LISETTE.

Ce n'eſt donc pas celle des Peres qui veulent qu'on reſte toûjours fille ; car aſſûrement, cela n'eſt pas naturel.

SILVIA.

Mais celle que d'abord vous nous avez debitée étoit-elle ſans interêt de votre part ? il me ſemble qu'elle a fait juger à Liſette que vous étiez Amant, & ſans l'arrivée de mon Pere vous l'alliez avoüer.

LISETTE.

Allons courage, Monſieur Lelio ; faites-nous la confidence entiere, nommez-nous l'objet de vos amours.

LELIO.

Je craindrois trop de l'offenſer.

LISETTE *à part.*

Ah ! graces au ciel nous y voici.

SILVIA.

Eh ! pourquoi l'offenſeriez-vous, ſi vous n'avez que de bonnes intentions ?

LELIO.

Parce que c'eſt une temerité à moi que d'aſpirer à une perſonne ſi pleine de merite.

LISETTE.

Ce n'eſt pas un grand crime que d'être de bon goût.

SILVIA,

SILVIA.

Voions quel eſt le vôtre ; la belle eſt-elle blonde ou brune, faites-nous ſon portrait.

LELIO *rêve quelque temps.*

Son portrait?.. je le ferois indigne d'elle, les termes me manqueroient: j'aime mieux vous en montrer un où elle perdra moins que dans mon récit.

LISETTE.

Comment! vous avez ſon portrait?

LELIO *le cherchant.*

Je crois l'avoir pris ſur moi, ſi je ne me trompe.

LISETTE *à Silvia pendant qu'il cherche.*

Mademoiſelle, vous a-t'on fait peindre?

SILVIA.

Moi? jamais, très-aſſûrement; mais vous Liſette?

LISETTE.

Qui moi? ah! beaucoup moins que vous; jamais.

SILVIA.

Vous finaſſez, je crois?

LISETTE.

Faut-il vous en faire un ſerment affreux, & tout à l'heure...

SILVIA.

Nous nous ſommes donc trompées;

Liſette, je l'avois bien dit.

LISETTE.

Ah! il n'eſt que trop vrai, & voilà de part & d'autre nos eſperances perduës.

LELIO.

Le voici par bonheur, je ne riſque rien ſans doute à vous le montrer, je ſçai combien Mademoiſelle Liſette vous eſt attachée, je remets mon ſecret en de bonnes mains.

LISETTE.

Gardez votre ſecret, Monſieur, & reſſerrez votre bijou, Mademoiſelle étoit trop curieuſe.

LELIO.

Si je croiois abſolument faire une faute, je me garderois bien...

LISETTE.

Allez, allez, on n'a plus tant d'envie de le voir qu'on diſoit.

LELIO.

Ah! cela étant...

LISETTE.

Oüi, oüi, reſſerrez bien votre bijou, je ne crois pas l'objet rare.

SILVIA.

Vous craignez bien qu'il me le montre, n'y a-t'il point là de myſtere?

LELIO.

Je me ſuis engagé dans un mauvais pas, je le vois, & j'ai mille raiſons de trembler.

SILVIA *en l'arrachant.*

Voilà trop de façons ; je le tiens, je n'en ſerai pas la dupe : ah ! ah ! il y a un ſecret à la boëte, apparemment ?

LELIO.

Non, Mademoiſelle, il n'y en a point.

SILVIA.

Vous ne gagnerez rien à me le cacher, je mettrai tout en piéces.

LELIO.

Je vous jure Mademoiſelle qu'il n'y a aucun ſecret.

SILVIA.

Mais je n'y vois qu'une glace.

LISETTE.

Le dépit lui bouche les yeux peut-être ; que je voïe donc auſſi avec votre permiſſion ; ah ! ah ! j'entens, j'entens, la declaration eſt galante & adroite : ma foi, Mademoiſelle, ſi ce que je vois eſt le portrait de ſa maîtreſſe, c'eſt moi qu'il aime.

SILVIA.

Comment ! où eſt-il donc, votre por-

trait ? ce n'eſt là qu'un miroir encore une fois.

LELIO.

Regardez-bien, Mademoiſelle.

SILVIA,

J'ai beau y regarder, je n'y vois que moi.

LELIO.

Eh bien Mademoiſelle, c'eſt y voir tout ce que j'aime, tout ce que j'adore, & ce qui merite d'être adoré de toute la terre. Je ſçai qu'un tel aveu doit vous offenſer, ſur tout de la part d'un homme qui jouë ici un perſonnage peu brillant, mais ne me condamnez pas tout-à-fait ſur l'apparence, je l'implore à vos genoux, & permettez qu'en deux mots je me faſſe connoître : je ſuis de la profeſſion la plus noble, & ſors d'une famille qui n'eſt pas indigne de l'alliance de Monſieur votre pere. Le mien m'avance de cinquante mille écus ſans s'incommoder ; ſi avec cela la paſſion la plus tendre & la plus reſpectueuſe n'obtient le pardon du ſtratagême dont je me ſers pour approcher de vous, je vais mourir de deſeſpoir à vos pieds.

LISETTE.

Voilà notre differend terminé, mais

dépêchez-vous de lui pardonner, Monsieur Pantalon peut descendre.

SILVIA.

Lisette, dois-je le croire?

LISETTE.

Oh! oüi, selon toutes les apparences.

SILVIA.

Levez-vous, Monsieur, si l'on vous surprenoit ainsi, nous ne nous reverrions jamais.

LISETTE.

Eh bien vous devez être content, ce me semble; Mademoiselle craint déja de ne vous plus revoir.

SCENE IV.

PANTALON, *& les Acteurs précedens.*

PANTALON.

AH fourbe! ah traître! ah scelerat! voilà donc la belle morale que tu enseignes à ma fille? je vais tout à l'heure t'arracher l'ame du corps.

SILVIA.

Ah mon Pere! vous vous allez perdre, tuez-moi plûtôt.

LISETTE.

Doucement, Monſieur, vous ne le connoiſſez pas, il n'a que de bonnes intentions, & ne tend qu'au mariage.

PANTALON.

Retirez-vous toutes deux, coquines que vous êtes ; je ne ſçai à quoi il tient que je ne vous puniſſe vous-mêmes.

LELIO.

Point d'emportement, Monſieur, je ſuis moins criminel que vous ne penſez ; mais ſur tout ne m'approchez pas de plus près, car naturellement je ſuis obligé de me défendre.

PANTALON.

Comment, Philoſophe de malheur, tu viendras ici contrôler la morale d'un Pere pour corrompre la vertu de ſa fille ? je t'enfoncerai ce poignard-là dans le cœur.

LELIO.

Monſieur Pantalon, je vous le répéte : comme je n'ai point de tort, je ne me laiſſerai pas tuer comme un ſot ; j'ai pour vous tout le reſpect que vous méritez, mais retirez-vous.

PANTALON *tremblant.*

Il oſe ſe mettre en défenſe contre moi, le coquin ; au ſecours, au meurtre, à la Juſtice, qu'on aille querir un Prevôt, des

Archers, un Gibet, je veux le faire pendre prevôtalement.

SCENE V.

LE DOCTEUR, TRIVELIN; *& les Acteurs précedens.*

LE DOCTEUR.

QU'y a-t'il donc, Seigneur Pantalon ? votre mal iroit-il juſqu'au tranſport ?

PANTALON.

Ah ! *Signor Dottor*, je ſuis au deſeſpoir, je n'en puis plus. Retirez-vous race maudite, & fuïez de ma préſence.

SILVIA.

Laiſſons Monſieur Lanternon appaiſer mon Pere ; retirez-vous, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Pourquoi donc les armes à la main ? qui voulez-vous tuer ?

PANTALON.

Votre fripon de Philoſophe qui veut apprendre à ma fille la *Philoſophia naturale.*

LE DOCTEUR.

Je ne vous entens pas, car il m'a toû-

jours paru trop ſage pour avoir de mauvaiſes penſées, & ſi je ne l'avois connu tel, je ne vous l'aurois pas envoyé.

PANTALON.

Il veut l'épouſer, vous dis-je.

LE DOCTEUR.

Ah! pour cela paſſe; quoique dans le fond il ait tort d'y aſpirer: mais que voulez-vous? c'eſt un pauvre diable qui cherche fortune, il faut le lui pardonner, & le chaſſer.

PANTALON.

Comment un pauvre diable? il ſe vante que ſon Pere l'avance de cinquante mille écus, & ſans s'incommoder, encore.

LE DOCTEUR.

S'eſt-il fait connoître à vous?

PANTALON.

Non, mais il dit qu'il eſt de riche & honnête famille, qu'il a un emploi noble, & fait mille autres gaſconnades.

LE DOCTEUR.

Oh! pour le coup, c'eſt un coquin; puiſqu'il ment avec tant d'effronterie, il faut qu'il ait un mauvais deſſein.

PANTALON,

Je veux le faire pendre, il l'a merité.

LE DOCTEUR.

Eſt-ce qu'il auroit déja pouſſé les choſes ſi loin?

PANTALON.

PANTALON.

Il en a la volonté, n'eſt-ce pas aſſez?

LE DOCTEUR.

Pas tout-à-fait : mais de quelle maniere votre fille a-t'elle reçû ſes propoſitions?

PANTALON.

Aſſez bien, la coquine.

LE DOCTEUR.

Fi, cela ne vaut rien : malpeſte, puiſqu'ils ſont d'accord dès la premiere entrevûe, ils pourroient bien dans la ſuite faire quelques mauvaiſes manœuvres; au fonds vous le meritez bien; voilà ce que c'eſt que de ne pas marier ſa fille quand on le peut & quand on le doit : je voudrois qu'il l'eût enlevée pour vous punir de votre injuſtice.

PANTALON.

Ah! je tremble que ce coquin-là ne me jouë un mauvais tour.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous point de remords de l'avoir refuſée à mon fils, au fils de votre ami, & d'un homme qui vous a ſauvé pluſieurs fois la vie?

PANTALON.

Je vous en demande bien pardon.

LE DOCTEUR.

Vous me la promettez, vous nous fai-

tés attendre quatre ans, nous faisons un contrat comme il vous plaît, je fais revenir mon fils d'Italie, & au bout de tout cela vous vous mocquez de nous.

PANTALON.

Ah! j'en suis bien puni.

LE DOCTEUR.

Le voilà encore, le contrat, je l'ai apporté exprès pour vous reprocher votre ingratitude, & malgré tout cela je viens encore vous guérir; mais c'est pour la derniere fois de ma vie. Allez, vous ne méritez pas l'amitié d'un honnête homme, vous serez cause de la perte infaillible de votre fille, & je vous abandonne à votre mauvais sort.

SCENE VI.

PANTALON *seul.*

OUf, ouf, j'ai tort, il a raison, il vient de me percer le cœur; je devois la marier plûtôt, il est vrai; ma conscience me fait des reproches qui me bourellent l'ame, & la pitié m'arrache des larmes. * Ah Pantalon, Pantalon Pere barbare! à ton âge tu sens encore le be-

* Il pleure, & tire son petit mouchoir.

ſoin d'aimer ; il te faut une Liſette, vieux pécheur, vieux coquin, & tu veux que la pauvre Silvia ſe paſſe de mari ! oh, oh, cela eſt-il raiſonnable ! Oüi Silvia, oüi ma chere fille, tu en auras un. Signons le contrat, quand ce ne ſeroit que pour détruire tous les projets de ma fille & du Philoſophe : Octave n'eſt peut-être pas encore marié, s'il l'eſt, on n'aura plus rien à me reprocher, du moins.

SCENE VII.

PANTALON, SILVIA, LISETTE *qui ſort dans le moment.*

PANTALON.

LIſette, que l'on cherche le Docteur, dites-lui que je le prie de revenir ici, allez. Silvia, écoutez : je veux bien vous pardonner votre foibleſſe pour le Philoſophe, mais à condition que vous n'y retomberez jamais.

SILVIA.

Quelle faute ai-je donc faite, mon Pere, qui ait beſoin de pardon ? Monſieur Lelio nous dit qu'il a une Maîtreſſe, il

veut à toute force nous en montrer le portrait, & pendant que je le regarde, il ſe jette ſubitement à mes pieds: j'en ai été ſi étourdie que je n'ai pas entendu ce qu'il me diſoit, mais je vous jure que je n'ai aucun penchant pour lui.

PANTALON.

Si cela eſt, j'en ſuis charmé : va, je vais t'en récompenſer ; je ſuis raiſonnable & ſçai bien qu'il eſt temps de te marier, qu'en dis-tu ?

SILVIA.

Soyez perſuadé, mon Pere, que j'ai autant de penchant pour le mariage que pour le Maître de Philoſophie.

PANTALON.

Tu ne dis pas ta penſée ; oüi, oüi, il en eſt temps, & tu ſeras mariée aujourd'hui même, aujourd'hui.

SILVIA.

Aujourd'hui mon Pere ! & à qui donc?

PANTALON.

A un gros garçon bien bâti, dit-on, très-riche, de fort bonne famille, & qui t'aime de toute ſon ame. Réjoüis-toi donc, regarde moi d'un œil gai : tu ne ris pas de bon cœur, ce me ſemble ?

SILVIA.

Pardonnez-moi.

PANTALON *à Liſette qui entre.*

Hé bien, Liſette, a-t'on trouvé le Docteur ?

LISETTE.

Oüi, Monſieur, on dit qu'il eſt dans le Jardin avec Monſieur Lelio & Monſieur Trivelin.

PANTALON.

Bon, je vais les ramener ici, & tu ſçauras à qui je te deſtine.

SILVIA.

Mais, mon Pere, ne vous preſſez point tant de me marier, je vous prie.

PANTALON.

Ma fille obéïſſez, ſinon, un Couvent.

SCENE VIII.

SILVIA, LISETTE.

LISETTE.

QU'eſt-ce donc que je viens de lui entendre marmotter de mariage & de Couvent ?

SILVIA.

Ah! ma chere Liſette, je ſuis au deſeſpoir.

LISETTE.

Comment donc cela ? qu'y a-t'il de nouveau.

SILVIA.

Je ſuis au deſeſpoir, te dis-je; j'aime, il faut te l'avouer : je voulois me le cacher à moi-même, mais la réſolution de mon Pere vient de me faire ſentir tout mon amour.

LISETTE.

Quelle eſt donc cette réſolution, s'il vous plaît?

SILVIA.

Il me veut marier aujourd'hui, dit-il, aujourd'hui, & je ſens que je ne ſçaurois aimer que Lelio : non, tous les avantages de la fortune, tous les plaiſirs du monde ne me tiendroient pas lieu de ce ſentiment ; il faut que Lelio ſeul faſſe le bonheur ou le malheur de ma vie, & mon Pere vient de me mettre un poignard dans la gorge en me déclarant qu'il me veut donner à un autre.

LISETTE.

Eh bon Dieu, Mademoiſelle, quelle vivacité ! vous n'êtes pas reconnoiſſable!

SILVIA.

Non, je ne puis réſiſter à ma paſſion, elle m'entraîne, Liſette, & je ne ſonge

pas même à la combattre ; donne-moi conſeil.

LISETTE.

En voilà un bien ſimple, vous n'avez qu'à refuſer le parti qu'on vous offre.

SILVIA.

Mais ſçais-tu que ſi je le refuſe, mon Pere m'enfermeroit demain dans un Couvent ?

LISETTE.

Voilà donc ce qu'il vouloit dire ? oh, oh ! l'alternative eſt cruelle, je l'avouë.

SILVIA.

Je ne le reverrois jamais.

LISETTE.

Jamais ? ceci eſt ſerieux.

SILVIA.

Jamais ! Ah ! Ah ! ce mot me tuë, il faut mourir, Liſette, je n'y ſçai point d'autre remede.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît, c'eſt la derniere ſottiſe qu'il faut faire ; attendez du moins que vous ayez vû le mari dont il s'agit : que ſçait-on, peut-être vaudra-t'il la peine que vous oubliïez le Philoſophe.

SILVIA.

L'oublier ? non il n'eſt pas poſſible.

ſes traits, ſes diſcours, ſes manieres, tout eſt gravé dans mon cœur pour jamais; helas! m'aime-t'il comme je l'aime? eſt-il auſſi deſolé que moi?

LISETTE.

Lui voudriez-vous tant de mal?

SILVIA.

Je ne me comprens pas: je l'aime de tout mon cœur, & je voudrois qu'il fût au deſeſpoir.

LISETTE.

Oh! voilà des ſentimens bien déployez, cela; votre Pere vous en a plus appris en un moment, que toutes les leçons du monde n'auroient pû faire.

SILVIA.

Je ſens le beſoin qu'on a d'aimer, pour pouvoir ſe réſoudre au mariage.

LISETTE.

Ma foi vous ne l'avez plus, ce beſoin-là, vous aimez à diſcretion.

SILVIA.

Ah! je vois revenir mon Pere & ſon Medecin qui travaillent ſans doute à ma perte. Fuyons, Liſette, cachons mon deſeſpoir.

SCENE IX.

PANTALON, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

NOn, mon ami, je ne puis plus me fier à vous ; vous m'avez trop fait connoître que vous ne voulez jamais marier votre fille.

PANTALON.

Mais je vous dis que je vais signer le contrat ce soir même, ce soir.

LE DOCTEUR.

Oüi, parce que vous croyez mon fils marié là-bas, mais s'il étoit ici présent, vous vous dédiriez, je vous connois.

PANTALON.

Voilà un étrange homme! qui ne veut pas me croire quand je lui parle de toute mon ame, du fond le plus profond de mes entrailles.

LE DOCTEUR.

Est-ce ma faute si je ne vous crois pas? voilà ce qu'on gagne, quand on a manqué cent fois de parole.

PANTALON.

Signons tout-à-l'heure, je vais le querir.

LE DOCTEUR.

Non, j'y veux aller moi-même, & laver la tête à Lelio.

SCENE X.

PANTALON, TRIVELIN.

TRIVELIN.

MOnsieur, je vois mon Maître bien incrédule & bien en colere; voulez-vous l'appaiſer? donnez-moi Mademoiſelle Liſette, à moi: vous ſçavez que je la recherche depuis long-temps, cela feroit plaiſir à Monſieur Lanternon qui me veut du bien.

PANTALON.

Mais vous n'ignorez pas le beſoin que j'ai d'avoir une fille adroite comme elle dans l'état où je ſuis, âgé, infirme; vous, vous êtes jeune & vous vous portez bien.

TRIVELIN.

Mais, Monſieur, chacun a ſes infirmitez; je l'aime moi, Mademoiſelle Liſette, voilà ma maladie, il n'y a qu'elle qui puiſſe la guérir; au lieu que vous, vous

en pouvez trouver mille autres pour vous ſoulager.

PANTALON.

Nous verrons.

TRIVELIN.

Nous verrons ; nous verrons tant qu'il vous plaira ; mais ſi vous ne me la donnez, je vous ferai revenir vos vapeurs, moi, je ſçai aſſez de Medecine pour cela.

SCENE XI.

LE DOCTEUR, LELIO, SILVIA; PANTALON, TRIVELIN, LISETTE.

LE DOCTEUR.

VOus êtes bien téméraire, Monſieur Lelio, d'aſpirer à la fille du Seigneur Pantalon.

LELIO.

Je le ſuis, il eſt vrai, mais vous pourriez parler de moi autrement que vous ne faites, & vous me connoiſſez mieux que vous ne dites. Mais de quoi s'agit-il ?

LE DOCTEUR.

Il s'agit de vous paſſer de Mademoi-

ſelle, s'il vous plaît, & de la voir tout-à-l'heure marier à un autre, & à votre barbe. Allons Mademoiſelle, mettez-là votre nom.

SILVIA.

Qu'eſt-ce que cela, Monſieur ?

LE DOCTEUR.

C'eſt votre contrat de mariage avec Octave mon fils.

SILVIA.

Comment avec votre fils ? Liſette m'a dit tantôt qu'il étoit marié à Veniſe ; lui faut-il tant de femmes ?

PANTALON.

Signez, ſignez, raiſonneuſe, vous voulez avoir un mari, vous l'aurez.

SILVIA.

Moi, mon Pere ? qui vous a dit cela ? je ne veux point me marier.

PANTALON.

Silvia obéïſſez.

SILVIA.

Mon Pere, je mourrai plûtôt que d'épouſer un homme que je ne connois point.

PANTALON.

Je vais te mener tout-à-l'heure entre quatre murailles ; allons qu'on mette les Chevaux à mon Phaëton. Eſt-ce vous

Monſieur le Philoſophe, qui l'empêchez de ſigner ?

LELIO.

Moi, Monſieur ? point du tout, dès qu'il s'agit de quatre murailles, je conſeille à Mademoiſelle de ſigner bien vîte.

SILVIA.

Vous me le conſeillez, Monſieur ?

LELIO.

Très-fort, Mademoiſelle, il vaut mieux obéïr à ſon Pere que de ſe faire enfermer.

Silvia va ſigner pleine de dépit, après quoi elle revient dire d'un ton de courroux diſſimulé, ce qui ſuit.

SILVIA.

J'ai ſigné, Monſieur, j'ai ſigné.

PANTALON.

Ah ! voilà le principal : allons, ſignons nous autres,

LELIO.

Je vous prie de croire, Mademoiſelle, que c'eſt un terrible effort pour un Amant que de ſacrifier ſes eſperances, mais c'eſt à votre liberté que je les immole, cela me ſoulage.

SILVIA.

Briſons-là, Monſieur, je devois faire ce que j'ai fait, mais vous pouviez fort

bien vous passer de me presser là-dessus ; j'ai mal jugé de vos sentimens, & j'en avois peut-être pour vous que vous ne méritiez pas.

LELIO.

Suspendez ce jugement, Mademoiselle, le temps pourra me justifier ; croyez qu'il n'y eut jamais passion plus forte que la mienne, & que....

SILVIA.

Je souhaite de tout mon cœur que cela soit ; je voudrois même que vous puissiez croire que j'en sentois une pareille pour vous ; je serois vangée du conseil que vous venez de me donner, quand vous me verriez entre les bras d'un autre.

LE DOCTEUR.

Et vous, Monsieur le Philosophe, ne voulez-vous pas aussi signer comme témoin ?

LELIO.

Oüi da, Monsieur ; vous me bravez, il faut le souffrir pour l'amour de Mademoiselle.

LE DOCTEUR.

Avez-vous signé ?

LELIO.

Oüi Monsieur, & de bon cœur même.

LISETTE *à part.*

De bon cœur ? ah le traître ! je l'étranglerois.

LE DOCTEUR.

Allons, Octave mon fils, saluez votre beau-pere, & embrassez votre épouse.

SILVIA.

Son fils !

LISETTE.

Son fils !

PANTALON.

Octave son fils ! ah ! je suis dupé.

LE DOCTEUR.

Oüi mon fils, mon propre fils. Avouez qu'on a besoin de bien des machines pour vous faire tenir parole à un ami ?

PANTALON.

Comment ! m'obliger à lâcher tout à la fois ma fille & mon argent quand j'ai besoin de l'un & de l'autre ?

LELIO.

Monsieur, gardez l'argent tant qu'il vous plaira, nous n'en aurons de long-temps besoin : votre fille même ne vous abandonnera pas, & nous demeurerons avec vous, si vous voulez.

PANTALON.

Et Lisette ?

LISETTE.

Moi ? demandez à Monſieur Trivelin s'il y conſent.

TRIVELIN.

Monſieur Pantalon, comme vous m'avez dit tantôt, nous verrons.

PANTALON.

Il faudra tâcher de s'accommoder de tout cela.

SILVIA.

Mon Pere, que j'ai de joie de vous avoir obéï !

PANTALON.

Je le crois, je le crois.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur le Philoſophe ne s'y eſt pas pris en *barôco*.

SCENE XII.

ARLEQUIN, *& les Acteurs précedens.*

ARLEQUIN *criant de toute ſa force.*

VIoletta, Violetta, je ſuis perdu, je ne ſçai plus ce que je ſuis ; n'y a-t'il perſonne qui m'enſeigne Violette par charité ? Violetta,

SILVIA.

SILVIA.

Ah ! Monſieur, obtenez de mon Pere qu'il donne Violette à Arlequin, vous lui avez obligation, c'eſt lui qui m'a fait ſentir le beſoin que j'avois de vous aimer.

LELIO.

Tout à l'heure, Mademoiſelle, mais auparavant je vous ai préparé encore une petite Comédie à ſes dépens, & Violette ne viendra point que je ne l'appelle.

à Arlequin.

Qu'as-tu donc, mon ami, tu me parois tout tremblant ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, je ſuis mort, ou endormi, ou enſorcellé.

LELIO.

Enſorcellé ?

ARLEQUIN.

Oüi Monſieur ; je m'étois endormi ici dans ce Sallon, & je viens de m'éveiller dans ma Chambre ; j'arrive du Sabat, je crois, mais du Sabat le plus joli qu'on puiſſe imaginer, où j'ai vû la Déeſſe Venus, avec les quatre parties du monde, des Turcs, des Chevaliers-Barbiers, des Infantes barbuës, des faiſeurs de flageolets, de grands Chevaliers qui n'avoient point de jambes, ſur de petits Chevaux

qui n'en avoient que deux. Violetta, Violetta.

LELIO.

Ah, ah ! je ſçais ce que c'eſt, tiens la voilà, Violette.

Venus paroît.

ARLEQUIN.

C'eſt là Violette ? eh c'eſt la Venus de ce joli ſabat ; ah je dors encore ! je ne me réveillerai jamais, jamais.

VENUS.

Oüi, mon cher Arlequin, c'eſt moi qui ſuis Violette, qui t'aime tant, qui t'ai donné ma Tabatiere pour avoir du vin, qui t'ai mené à la cave boire du vin de Bourgogne à diſcretion ; tiens en voilà la clef : me reconnois-tu à préſent ?

ARLEQUIN.

La clef n'a point changé de viſage comme vous ; éloignez-vous de moi, Déeſſe ſorciere.

LELIO.

Mais tu es fou, ne vois-tu pas que c'eſt Violette qu'on t'a renduë auſſi belle que Venus, comme on te l'avoit promis là-haut ?

ARLEQUIN.

Qu'on lui rende ſon viſage, il n'y a point de mine qui lui aille ſi bien que la ſienne.

LELIO *à Venus.*

Allez donc querir votre mine. Mais Arlequin, que t'importe qu'elle ait changé de visage, pourvû que son cœur n'ait point changé ?

ARLEQUIN.

Il n'y a que le visage qui fait appétit du cœur.

LELIO.

Tiens, voilà Venus qui te la ramene comme tu la demandes.

ARLEQUIN *courant embrasser Violette.*

O cara Violetta! je te tiens, je ne te quitte plus.

VENUS.

Arlequin, en faveur de ta passion, je te pardonne l'injure que tu as faite à ma beauté : Venus est une Déesse sans fiel, qui se plaît à rendre tout le monde heureux. Docteur, vous êtes riche, donnez vos secrets à Trivelin qui vendra de la santé au public. Je fais présent de ma ceinture à Arlequin, qui pour perfectionner la santé, vendra de la joïe ; & voilà des suivans de Momus qui vous aideront dans votre laboratoire.

ARLEQUIN.

Violette est donc à moi ?

VENUS.

Oüi.

TRIVELIN.

Et Liſette à moi ?

VENUS.

Oüi

TRIVELIN.

Tout va bien, réjouiſſons-nous.

DIVERTISSEMENT.

Les ſuivans de Momus, ſous la forme des Comediens Italiens.

On danſe.

UN POLICHINEL & UNE DAME RAGONDE *chantent.*

Le Polichinel.

ESprits chargez d'humeur melancolique;
Amans chagrins, triſtes plaideurs,
Maris jaloux, infortunez joueurs,
Accourez à notre boutique.

Le Polichinel & la Dame Ragonde enſemble.

Accourez à notre boutique.

La Dame Ragonde.

Les Ris, les Jeux badins, la Danſe, la Muſique,
Sçauront diſſiper vos langueurs.

Le Polichinel.

Un joïeux Empirique,
Suſpendra vos douleurs,
Un Marchand du meilleur comique,
Bannira les chagrins qui tourmentent vos cœurs.

Enſemble.

Accourez à notre boutique.

On danſe.

Le Polichinel & la dame Ragonde enſemble.

Venite à comprar qua,
Vera allegrezza è ſanita.

Le Polichinel.

Venite in fretta,
Farete prova,
Come ſi trova
In queſto loco,
Benche per poco,
Gioïa perfetta.

Enſemble.

Venite à comprar qua
Vera allegrezza è ſanita.

On danſe.

VAUDEVILLE.

Le Polichinel.

Pere qui ſous la ſerrure,
Tient ſa fille déja mûre,
A-t'il raiſon ? *diſtingo* :
Oüi, quand ſon ſoin aſſaiſonné,
Les plaiſirs qu'amour lui donne ;
S'il a d'autre bût, *nego* ;
Le Papa raiſonne
En *Barôco.*

La Dame Ragonde.

Quand au fort de la jeuneſſe,
Le beſoin d'aimer nous preſſe,
Peut-on s'en paſſer ? *nego* :
Vouloir vaincre la nature,
Eſt une chimere pure ;
J'en conclus, aimons *ergo* ;
Ce n'eſt pas conclure
En *Barôco.*

Venus.

Tôt ou tard il faut qu'on aime ;
Et la raiſon elle-même
Dit quelque fois *concedo* :
Mais quand ſa loi trop ſevere ;
Veut qu'on y mêle un Notaire ;
C'eſt un fâcheux *diſtingo* ;
On n'aime plus guere
Qu'en *Barôco.*

LISETTE.

Prendre Epoux à barbe griſe;
Eſt-ce faire une ſottiſe?
Oui ma foi, ſans *diſtingo*:
Un vieillard qui n'a dans l'ame,
Qu'un petit reſte de flâme,
Eſt-ce un vrai mari? *nego*;
Il ne nous fait femme
Qu'en *Barôco*.

SYLVIA.

Hors l'hymen point de tendreſſe;
Elle offenſe la ſageſſe,
On le dit, mais *diſtingo*;
On peut juſqu'à certain âge,
Attendre le mariage;
Par-de-là vingt ans, *nego*,
Sans être un peu ſage,
En *Barôco*.

ARLEQUIN.

Chaque Piece qu'on vous donne,
Meſſieurs nous la croïons bonne,
Mais avec un *diſtingo*:
Le premier jour vous plaît-elle;
Alors nous l'aſſurons telle:
Sans ce jugement, *nego*;
L'Auteur en appelle
En *Barôco*.

APPROBATION.

LU & approuvé par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux. A Paris ce 22. Decembre 1727. DANCHET.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Theatre Italien*; j'ai examiné en particulier les differentes Pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 22. Novembre 1728.

DANCHET.